REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

52e Année. | N° 4. | 1er Avril 1909

Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE

Édouard GRIMARD

Décédé le 24 Mars 1909 dans sa 82e année

Il y a deuil et douleur en bas ; mais, là-haut, c'est fête et joie ineffables.

Une de nos gloires les plus pures vient de quitter notre scène terrestre enténébrée pour s'élever radieuse dans un lumineux au-delà.

Édouard Grimard, ce robuste pionnier, cet amant fidèle et ardent de la Vérité, cet apôtre éloquent et convaincu, ce sage a terminé sa mission ici-bas. La mort nous l'a ravi pour le rendre à l'immortalité. Il a signé, le mois dernier, dans la *Revue spirite*, le dernier article de sa dernière et admirable étude.

Que son âme reçoive ici, avec nos prières ardentes, l'hommage de notre profonde reconnaissance !

Relisons, en cette heure de recueillement, quelques fragments de ses dernières pages, où se concentrent à la fois toute sa haute intelligence, toute sa foi et toutes ses nobles leçons.

Quelle est, dit-il, la doctrine du christianisme ?

— Il y en a plusieurs : celles que l'Église a multipliées pour armer « le château fort qui s'appelle la Papauté » ; mais, en réalité, il n'y en a qu'une qui est condensée dans cette unique recommandation du Christ : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

... « Ne voyez-vous donc pas que ces quelques mots résument, en leur laconisme, toutes les vérités transcendantes, tous les principes fondamentaux sur lesquels repose l'axe de la vie et ses destinées, en même temps qu'ils nous donnent la clef de

tous les mystères, le mot magique de tous les problèmes, à savoir la paternité de Dieu, la divinité de l'homme et la nécessité des réincarnations... si bien que cette « perfection » que nous réclame, que nous impose le Christ, implique la future COEXISTENCE de l'homme et de Dieu, dans l'océan des félicités ineffables que toutes les religions de la terre appellent l'UNITÉ finale, la divine immortalité?

« Voilà, nous le répétons, le dernier mot de l'Évangile suprême, de la « Bonne nouvelle » par excellence... et ce mot nous le trouvons dans cette Bible juive, qui, depuis deux mille ans, constitue, en des conditions très diverses à la vérité, le Credo de l'humanité moderne. »

Il semble que l'incomparable auteur des « Bibles » prévoyait sa fin avec le terme de son étude, quand nous le voyons s'étendre avec une émotion communicative sur ce que nous appellerons le « testament » de Jésus, dont il tient à nous pénétrer autant que lui-même.

... « Combien ce plaidoyer (n'est-il pas écrit dans votre loi : je vous le dis, vous êtes des dieux?... Évangile de saint Jean, X, 34-36) fut confirmé et commenté d'une manière touchante, alors que dans les dernières heures que Jésus passa avec ses disciples, il leur témoigna tout son amour, par ces paroles que nous rapporte le dix-septième chapitre de l'Évangile selon saint Jean, par cette admirable prière sacerdotale, surtout, qu'il adressa à Dieu et que termine l'émouvante invocation si connue : « Père, mon désir est que là où je serai, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi, qu'ils soient en nous, comme tu es en moi, ô Père, et que je suis en toi, afin que nous ne soyons qu'un, dans la perfection de l'UNITÉ finale. »

... « Saint Paul la répète cette formule magnifique. Oui, insiste-t-il, le Christ n'est pas seulement l'homme extérieur vivant en dehors de ses disciples, c'est dans ces disciples qu'il doit se former, évoluer, comme l'enfant dans le sein maternel (*Ephésiens*, IV, 13), car ces disciples ne sont rien moins que des dieux manifestés par la chair où s'accomplit leur évolution. »

Et puis écoutez encore cet appel final :

« Un dernier mot aux chrétiens sincères et convaincus. C'est plus qu'un mot, c'est un pressant appel qu'adressent à tous les croyants de la terre quelques hommes d'élite, amis de la paix et de la concorde, quelques femmes généreuses, surtout, dont le cœur est tout vibrant de sentiments fraternels. Qu'on l'écoute cet appel. Pourquoi donc, disent ces modernes apôtres, tous les croyants, à quelque religion qu'ils appartiennent, ne mettraient-ils pas un terme aux divisions qui les séparent ? Pourquoi ne viennent-ils pas, dans un touchant accord, se grouper sous la bannière du Dieu de justice et d'amour dont ils sont les enfants, tous prédestinés au même avenir de gloire et de félicité ? Et tout spécialement, pourquoi donc ce Christianisme, cette jeune religion qui n'a que deux mille ans d'existence, refuse-

t-elle de s'associer au Bouddhisme qui en compte deux mille cinq cents, tout au moins, ainsi qu'au Zoroastrisme et à l'Indouisme, ces aînés de la terre qu'ont mûris les quinze ou vingt mille ans dont fut illuminée leur longue histoire ?

... « Ah ! si cette unité pouvait être réalisée, tout prosélytisme cesserait pour toujours. Nul homme n'essaierait plus d'en convertir un autre à sa foi toute personnelle..... Chaque religion, qu'on le sache, n'est qu'un rayon de la Lumière divine. Chacune a sa couleur propre et c'est par la combinaison de toutes ces nuances que se reconstitue la vraie « lumière blanche », synthèse définitive du grand Spectre solaire divin.

« Nous tous, croyants des quatre coins du monde, nous ne sommes que les facettes de l'Éternel. Nous ne sommes, d'autre part, que les canaux pour lesquels se déversent sur toutes les humanités la vie et l'amour du Père universel. Laissons-les donc passer à travers toutes les fibres de nos cœurs, afin que vienne l'harmonie nécessaire et éternelle. N'est-ce pas l'un des disciples du Christ qui a dit : « Comment celui qui n'aime point son frère qu'il voit, pourrait-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (1, Jean, IV, 20).

... « Il nous sera peut-être donné d'autres Bibles dans l'avenir ; mais nous avons la certitude que de toutes ces Bibles, sortiront toujours les mêmes voix retentissantes... clairons célestes — non de guerre, de vengeance et de malédiction, comme les fameuses trompettes de Jéricho — mais, tout au contraire, puissants cris d'appel et chants de victoire anticipés, nous conviant à l'escalade de l'Idéal, c'est-à-dire la réalisation de cette divinité latente qui palpite en chacun de nous et nous répète inlassablement que nous sommes, nous, les fils du Dieu vivant, héritiers de sa connaissance, de sa lumière et de ses éternelles félicités. »

La vie et l'œuvre d'Ed. Grimard ne sont-elles pas toutes deux résumées dans ces grandioses déclarations ?

Cependant, précisons par quelques traits la période de cette existence la plus importante pour notre cause, dont il fut un des plus éclairés et plus brillants défenseurs. C'est en 1899 que nous le voyons paraître parmi nous pour la première fois. Il débute par un chef-d'œuvre : *Une échappée sur l'infini*. Notre ami, P.-G. Leymarie, analysant ce beau livre, nous dit que « dans son chapitre final, sorte de péroraison récapitulative dont les conclusions s'imposent, l'auteur évoque les révolutions des grands ancêtres et rappelle toutes ces voix concordantes qui, descendues de l'Hymalaya, ont traversé l'Asie, l'Afrique, l'Europe et sont venues jusqu'à nous, répétant à tous les échos le grand cri libérateur du nouvel Évangile : Dieu est là-haut, en bas, ici ; partout et autour de lui, tourbillonnent les Esprits, étincelles de son foyer, âmes immortelles qui, à travers les flots de l'océan sidéral, montent jusqu'à la réalisation du divin qui sommeille dans chacune d'elles.

C'est ainsi que se termine ce livre dont certaines pages saisissantes donnent véritablement le « frisson de l'inconnu, le vertige de l'infini ».

A partir de 1900, Ed. Grimard prêtera à la *Revue spirite* son important concours, si apprécié de nos amis et chers directeurs M. et Mme P.-G. Leymarie et Léopold Dauvil.

Son premier ouvrage spirite peut être considéré comme le programme d'un enseignement qu'il ne cessera pas de développer.

Nous verrons successivement paraître, en 1900 et 1901, *La famille Hernadec* (roman spirite) ; puis, à partir de l'année suivante, une série d'études véritablement magistrales.

C'est en 1902 : *La Science des Religions* — et *Credo spiritualiste ;* en 1903 : *Notions sur la destinée de l'âme après la mort aux principales périodes de l'histoire ;* en 1904 : *Les Dieux des philosophes et le Dieu des spiritualistes ;* en 1905 et 1906 : *La Réincarnation ; — De l'idée de Justice et de son développement dans l'histoire ; — Le Christianisme, son rôle dans l'évolution religieuse ;* — et depuis 1907 jusqu'à aujourd'hui : *Les Bibles.*

Notre éminent et vénéré maître était modeste et simple autant que travailleur infatigable. Il avait eu une jeunesse studieuse et s'était particulièrement lié avec les Reclus. C'est avec quelques amis et entre autres Élisée Reclus, — qui devait devenir l'illustre géographe, — qu'il avait fait ses premiers débuts dans la vie littéraire et scientifique ; et il nous racontait qu'ils avaient cru devoir, les uns et les autres, prendre à cette occasion des pseudonymes et que lui avait précisément choisi celui d'*Algol*. C'est même à ce propos que nous eûmes le grand honneur de faire la connaissance de ce charmant et érudit écrivain — déjà plus qu'octogénaire, — et de lui entendre dire, dans le cours de la conversation, — que c'était, pour ainsi dire, sans fatigue et avec une facilité qui tenait de l'inspiration qu'il écrivait ses longues et éloquentes études sur le spiritisme.

Il avait été directeur de l'Ecole normale de Toulouse et faisait partie de la brillante pléiade d'écrivains que le grand éditeur J. Hetzel avait su attirer à lui et qui l'aidèrent à fonder sa célèbre *Bibliothèque d'éducation et de récréation.*

Voici la liste de ses ouvrages : *Histoire d'une goutte de sève ; — Le jardin d'Acclimatation ; — La Botanique à la campagne ; — L'Enfant, son passé, son avenir ; — Manuel de l'herboriseur ; — La Plante* (*Botanique simplifiée*). Tous ces ouvrages ont été honorés de souscriptions soit de la Ville de Paris, soit du Ministre de l'instruction publique ou choisis pour faire partie des Bibliothèques municipales, scolaires ou populaires.

Il écrivit, en outre, des articles remarqués dans la *Revue des Deux-Mondes.*

C'est donc avec juste raison que la *Revue spirite* le compte parmi ses plus

éminents et plus dévoués collaborateurs. Il est de ces hommes qui ne meurent pas tout entiers et dont les œuvres sont et restent l'honneur de la nation qui les a produits.

Pour nous, nous sentons qu'à cette heure des maîtres, dont nous allons célébrer les anniversaires, vont le recevoir en triomphe. Voici Allan Kardec ; voici P.-G. Leymarie ; voici Mme Noeggerath ; voici Eugène Nus, Sardou, Victor Hugo, et combien d'autres qui lui tendent la main.

Non, ce n'est pas ici une mort que nous pleurons ; c'est plutôt une force que nous venons de conquérir. Car, dans l'au-delà, comme ici bas, c'est le nombre et c'est l'union qui font la force.

Cependant, nous n'oublions pas que nous appartenons encore à la terre, et nous sentons la faiblesse de notre chair.

Cher maître, vous avez terminé votre épreuve ; mais la nôtre continue ; soutenez-nous, aidez-nous !

A votre famille éplorée nous offrons nos fraternelles consolations et nous lui disons courage ! espoir !

A vous, maître, nous disons encore merci ! jouissez du bonheur de retrouver vos bien-aimés, et en attendant le suprême « revoir » laissez-nous répéter et méditer la magnifique parole que vous nous avez adressée : « Voici l'aube ! crient les veilleurs préposés à l'évolution de notre race. Eh bien, aux lueurs de cette aube, toute rose dans le ciel encore noir, hâtez-vous, saisissez d'une main frémissante mais résolue, l'un des barreaux de cette échelle mystique qui se dresse entre terre et ciel, puis montez, montez vers les cimes neigeuses, où éclate et resplendira sans fin l'éternelle et divine lumière ! »

ALGOL.

D'où venons-nous ? Où sommes-nous ? — Où allons-nous ?

Problème formidable en sa triple interrogation. Sphinx éternel dont les trois faces pâles jettent impassiblement à l'homme le même sardonique sourire.

Et toutefois, comment se fait-il donc que nous n'osions pas essayer, tout au moins, de lui répondre, nous autres modernes, alors que depuis des siècles tant d'autres l'ont osé, en Asie, en Perse, en Égypte, en Grèce même, tandis que nous demeurons là, éperdus et muets, nous qui croyons tout savoir ?

Étrange modestie, en vérité !... scepticisme insouciant et volontaire, plutôt... ignorance, peut-être, cachant mal une indélébile fatuité.

Toujours est-il que le Sphinx continue à nous sourire ironiquement. A coup sûr, il nous est plus clément que ne le fut celui qui, à la porte de Thèbes, dévorait autrefois les passants qu'interloquaient ses énigmes.

Mais si le nôtre ne se tient plus à la porte de nos villes, ne le retrouvons-nous pas de toutes parts, dans nos livres de philosophie, dans nos traités de morale, dans nos littératures diverses et jusque dans nos Bibles elles-mêmes ?

Dans l'une d'elles, ne nous raconte-t-on pas les mésaventures de l'infortuné Job qui, si pitoyablement, se débattait entre ses griffes ? Il est vrai que ce Sphinx, d'origine juive, n'était autre que le nommé Jéhovah, l'interlocuteur le plus vindicatif qui fut jamais. Aussi, voyons-nous le pauvre homme le supplier vainement d'avoir pitié de lui. « Qui es-tu donc ? lui demande-t-il. Pourquoi la connaissance a-t-elle été donnée à l'homme dont le chemin est caché et que Dieu environne d'impénétrables ténèbres ? Tu me troubles par des songes, tu m'épouvantes par de terrifiantes visions. Pourquoi me châtier tous les jours, sans trêve ni repos ? Pourquoi donc m'as-tu tiré du sein de ma mère? Je suis fatigué de la vie. Ah ! retire-toi de moi ! Si j'ai péché, pourquoi ne m'ôtes-tu pas mon péché, car je vais m'endormir dans la poussière du tombeau. » — Et c'est ainsi que le triste martyr multiplie ses palpitantes interrogations que termine et résume la dernière, la plus angoissante de toutes : « Si l'homme meurt, revivra-t-il ? »...

On sait avec quel suprême dédain lui répond son autocratique interlocuteur. « Où étais-tu, quand je fondais le monde, qui donc es-tu pour intervenir dans mon conseil par d'inintelligentes paroles ? »... et autres objurgations semblables d'écrasante ironie.

Certes, nous n'en sommes plus là. Ce n'est plus ce Jéhovah que nous interrogeons. Mais le Sphinx a changé de forme et c'est de cent façons qu'il se déguise pour dévoyer notre pauvre humanité. C'est sous des noms divers qu'il s'est représenté de siècle en siècle et combien sont multiples ces dénominations : *Ananké*, chez les Grecs ; *Necessitas*, chez les Latins ; Fatalisme, chez les Musulmans ; Destin, chez les historiens et les philosophes ; Atavisme ou Hérédité, chez les physiologistes ; Prédestination, chez les théologiens... Mais c'est toujours lui, lui partout qui, sous des masques polymorphes, dissimule sa figure méphistophélique et répète avec ironie la question que faisait Job : « l'homme revivra-t-il ? »

Or, c'est cet Inconnu, c'est ce Protée qui se tient ici devant nous ; or, qui sommes-nous pour lui arracher son masque et le contraindre à s'expliquer?

S'expliquer, mais qu'il se taise, si bon lui semble. Nous sommes des investigateurs modernes. Il ne s'agit plus, ici, de deviner des énigmes, de chercher à résoudre d'insolubles problèmes ; non, ce qui importe, c'est de comprendre ce qui s'est fait avant nous, d'apprécier l'œuvre accomplie par

l'armée des pionniers de tous les siècles et d'accepter cette œuvre comme nôtre, avec le ferme désir de la poursuivre à notre tour. N'est-elle pas infinie cette enquête éternelle dont l'objectif est de nous rapprocher toujours davantage de cette Divinité mystérieuse qui se révèle à nous, lentement mais progressivement, suivant les témoignages que nous ont fournis toutes ces Bibles que nous avons consultées? Toutes, ne nous ont-elles pas répondu dans la mesure que leur ont donnée les hommes plus ou moins inspirés dont elles sont la multiple révélation?

Oui, des lueurs se sont échappées de leurs pages feuilletées, des rayons de l'éternelle Vérité ont jailli des soupiraux de ces temples monstrueux de la Perse, de l'Inde, de la Chaldée, de l'Égypte. De la bouche de pierre de leurs colossales statues, par lesquelles l'homme inculte et naïf essayait de représenter tous les dieux qu'il inventait, sont sorties des voix qui de crypte en crypte éveillaient des échos similaires — chose naturelle et prévue, du reste.

Ne savons-nous pas, en effet, qu'en dépit des différences des rites, l'on ne trouve dans les cultes principaux de l'Orient qu'une seule et même religion, qu'un seul et même dogme que leur communiquait, à tous, le même génie de races sœurs et plus ou moins analogues ? Le phénomène permanent de la nature vivante représenté par des emblèmes sacrés, la vie de l'Univers circulant dans les veines des dieux, l'éternelle fête de l'existence reproduite dans toutes les liturgies, la naissance, la mort et la renaissance des êtres, cette trilogie visible, constituant le plus profond des mystères et, enfin, l'incarnation des immortels en des formes humaines... Telle est la fondamentale donnée du Paganisme; et, cette donnée, nous la retrouvons dans les dogmes religieux des peuples les plus divers.

C'est dans la même concordance que, se répétant les uns les autres les Védas du Gange, les cantiques de la Médée, les hymnes de Thèbes, les poésies mythologiques de la Grèce, forment un même chœur dont les voûtes des temples d'Asie répercutent l'écho collectif et co-vibrant. Sous des noms différents, Mithra, Indra, Osiris, Apollon, représentent le même Soleil, « œil du monde qui éblouit tous les yeux »; et partout, ce sont les étoiles du même ciel, du même zodiaque, qui épanchent ensemble leurs rayons dans les mêmes symboles cosmogoniques ; et c'est aussi pourquoi s'est accru le noble orgueil de l'homme, au contact de la terre et du ciel qui s'associent et fraternisent. Ce n'est plus la Divinité qui descend sur le monde et qui, avec plus ou moins de dédain, prend par pitié la figure de l'homme, c'est l'homme que l'essor de sa pensée, que l'ardeur de ses aspirations soulèvent jusqu'aux régions célestes d'où nous sont venus des appels que nous ne pouvons méconnaître.

Dans l'espace, nous l'avons dit, ont retenti des voix qu'ont entendues les

clairaudients, du sein de l'opaque nuée qui enténébrait la surface entière du globe, se sont échappées d'intermittentes lueurs qu'ont aperçues les clairvoyants. Les Guides ont permis aux Instructeurs de soulever quelques-uns des plis du voile dont s'enveloppe la mystérieuse Isis, le souffle de l'esprit a passé sur le monde... et c'est en raison de ces dispensations bénies et réconfortantes, que modestement et non sans ce frisson que nous fait éprouver le contact des ailes invisibles qui nous frôlent en passant, nous allons répéter ce que tant d'autres ont déjà dit avant nous.

Toutefois — puisse-t-on nous savoir gré de ce scrupule de conscience — nous croyons devoir déclarer, dès le début, que le lecteur trouvera dans les pages qui vont suivre des choses absolument étranges... incroyables même, au dire de certaines gens sceptiques et réfractaires.

Étranges, soit ; mais incroyables, pourquoi donc ? Ne voyons-nous pas autour de nous, dans notre monde physique lui-même, se produire de prodigieuses découvertes, se manifester des phénomènes dont le simple énoncé eût été traité d'outrecuidante folie par les esprits les plus perceptifs des siècles antérieurs ? Eh bien, ce sont des faits analogues, ce sont des révélations non moins stupéfiantes, mais non moins acceptables qui nous sont faites concernant le domaine psychique, bien moins éloigné qu'on ne se le figure du monde visible, où s'effectue notre double évolution matérielle et spirituelle.

Étant donné le pas immense que nous avons fait en des régions inexplorées dont les savants d'autrefois n'essayèrent même pas de franchir les frontières, quel est l'homme de sens droit, d'esprit ouvert et normalement équilibré qui oserait déclarer que nous sera fermée, à tout jamais, la porte du Temple, alors justement que les parois de son tabernacle viennent de s'entr'ouvrir dans une certaine mesure ? Quel est l'alpiniste qui ayant gravi des pentes réputées inaccessibles jusque-là, s'arrogerait le droit d'affirmer que nul, après lui, ne pourra s'élever à de plus grandes hauteurs ?

Non, non, pas de déclarations semblables, pas d'injustifiables reculs devant les obstacles quels qu'ils soient. Montons, montons sans cesse, soutenus, encouragés par l'exemple de notre race hardie qui a déjà découvert tant de merveilles et qui en découvrira bien d'autres dans l'avenir. Dans tous les siècles, du reste, il y a eu des éclaireurs qui devançant leurs contemporains leur ont ouvert des voies nouvelles ; or, dans cette avant-garde se trouvaient et se trouvent encore en majorité des occultistes et c'est pourquoi c'est à eux que nous nous adresserons tout spécialement.

L'occultisme que décrient tant de gens sans le connaître et que certains autres ne jugent qu'avec une dédaigneuse ironie, n'est nullement ce que le vulgaire en pense. Outre qu'il a largement fait ses preuves, il n'est pas le nouveau venu dont on se défie volontiers. Nous connaissons ses antécédents et

c'est tout le long de l'histoire qu'ont figuré ses ancêtres. Ce qui importe donc, tout d'abord, c'est de ne pas le méconnaître comme le font de parti pris tant de sceptiques ayant pour habitude de juger choses et gens *à priori*, sans examen, sans nulle étude préalable — singulières gens qui, sans s'en douter à coup sûr, ressemblent à ce critique légendaire et facétieux dont on connaît la réponse.

— Comment, lui demande, un jour, un de ses intimes, vous critiquez cette pièce sans l'avoir ni lue, ni vu jouer ?

— La lire, ah mais non, mon cher, jamais ! Si je la lisais, je pourrais être *influencé*... et je prétends garder toute mon indépendance.

L'occultisme moderne ne doit être confondu ni avec la Théosophie, ni avec le Spiritisme qui peuvent avoir recours à lui, mais ne lui sont pas identiques. L'occultisme est une science à part, indépendante de toute autre et à laquelle suffit sa noblesse incontestée, noblesse aux quartiers innombrables qui remontent et se perdent dans un insondable passé. Son ancêtre direct est, à coup sûr, l'ancien Magisme persan — chaldéen ou égyptien, peu importe le nom — lequel, à son tour, est issu d'une source bien plus lointaine encore, celle des Atlantes, originaire et primordiale. Or, si l'antiquité prodigieuse d'une telle origine peut témoigner sans contestation des droits de ses héritiers légitimes, l'on comprend quelle autorité peuvent en revendiquer ces derniers.

Ce qui est indéniable, c'est que, quel qu'il soit, cet occultisme et d'où qu'il puisse provenir, il a présidé à tous les progrès des races humaines, en ce sens qu'il fut le fondateur, l'inspirateur, tout au moins, de toutes les grandes religions du monde. C'est la langue dont se sont servis les interprètes des Guides célestes qui de tout temps ont gouverné la terre. Il y a eu des occultistes dans les sanctuaires de l'Inde antique, de l'Egypte, de la Grèce, de la Gaule druidique, comme il s'en trouve encore en divers pays du monde — depuis la suprême Loge blanche du Tibeth, jusqu'aux humbles cellules où se cachent, çà et là, quelques représentants du mysticisme moderne.

Cela ne suffit-il pas pour que nous accordions à cette Science presque universelle, le respect et la confiance qui lui sont dus ? Consultons-la donc et quel que soit le caractère parfois stupéfiant de ses révélations... je ne dis pas, certes, acceptons-les, les yeux fermés, mais cherchons à discerner, à comprendre, à nous instruire et à nous édifier.

I

D'OÙ VENONS-NOUS ? (1)

Reculons, plongeons d'abîme en abîme, au sein d'un passé dont la profondeur nous donne le vertige et dépasse, oh de combien ! notre

(1) Les éléments documentaires de cette étude sont tirés des ouvrages de Blavatsky,

pauvre imagination dont les ailes retombent, inertes en leur impuissance.

Dans l'Océan de vie, où ondulent en vagues gigantesques tous les éléments cosmiques, mystérieux matériaux des univers futurs, dans ces limbes qui s'étendent d'un horizon à l'autre — s'il est des horizons dans l'insondable Infini — nous étions une goutte dans ces vagues, un atome dans ces limbes... ou, si l'on préfère une autre comparaison symbolique, dans le Foyer de Lumière inextinguible, nous étions une étincelle... mais goutte ou étincelle — peu importent les images — nous dormions, larves humaines, dans l'incubation divine — « L'homme est une larve de Dieu » disait Luther.

Qu'éprouvions-nous dans cette somnolence de chrysalide ? Qui jamais saura le dire ? Mais à coup sûr, nous avions les tressaillements d'une vie en expectative. L'oisillon, dans sa coquille, ne pressent-il pas ses ailes et le grain de blé, lui-même, tout au fond de son sillon qui n'est pas une tombe mais un berceau, ne vibre-t-il pas, dans l'attente léthargique des tièdes brises et des vivifiants rayons du soleil ? — Nous exagérons, peut-être, mais savons-nous ce que sont les prodromes de la vie ?

De quelle durée fut cette incubation mystérieuse ?... Qu'importe le temps, qu'importent les myriades de siècles, alors que la vie latente, inerte, inexistante encore, mais qui sait qu'elle est la puissance en soi et qu'elle est immortelle, attend avec patience l'heure prochaine ou tardive de son éclosion ?

Mais voici qu'elle a sonné cette heure. A l'aube des Jours de Brahma qui périodiquement succèdent aux Nuits intermittentes, se fait, en vertu de l'éternel sacrifice de l'Unique non manifesté, l'irradiation des germes divins.

D'un geste auguste — nous parlons par image — la main du suprême Semeur lance la poussière de vie dans les steppes de l'Infini, et ces steppes sont féconds, à coup sûr, car de toutes parts cette poussière que dispersent les vents du ciel, germe dans la matière et s'y incarne lentement. Quelle est-elle, cette semence divine ? C'est l'esprit vivifiant et créateur, et c'est de matière qu'il s'enveloppe, en l'électrisant, en lui communiquant progressivement les vibrations de la vie. Voilà ce qu'on appelle la chute — si étrangement défigurée par les dogmes — voilà ce qu'on appelle « l'involution » de l'esprit, involution à laquelle succède et correspond « l'évolution » de cet esprit qui, dès l'heure de son incarnation, n'a plus pour objectif que de

Stirling, Sinnett, Besant, Eliphas Lévi et autres commentateurs de la Doctrine secrète indoue.

Nous croyons devoir ajouter qu'en raison de l'autorité personnelle de ces divers auteurs, nous ne prétendons endosser aucune responsabilité pour si minime qu'elle soit. Nous n'affirmons rien, nous ne nous faisons l'avocat d'aucune cause, ni le défenseur d'aucune opinion... Nous nous bornons à « exposer » et cela, dans l'unique désir de donner aux lecteurs de cette Revue des aperçus originaux et intéressants.

remonter vers sa source par une libération lente, si lente qu'il lui faut des siècles pour arriver à son but... mais qu'il atteint imprescriptiblement.

Oui, des siècles... est-ce donc trop pour gravir la longue échelle qui, des plus bas fonds de la matière, se dresse, s'élève et finit par arriver aux sommités divines ? C'est à travers les *sept* (1) règnes de la nature que doit passer, cheminer l'esprit pour reconquérir sa primordiale et constitutive sublimation. Et pouvons-nous nous faire une idée du labeur, des épreuves assignées à la pâle étincelle divine qui — sans parler des règnes mystérieux, dits élémentals — doit s'enlizer pendant des périodes séculaires dans la pesante enveloppe du minéral réfractaire ? Sa présence y a été constatée cependant. Elle y palpite en d'imperceptibles vibrations que les naturalistes, le Dr von Schrœn, en particulier, ont fini par découvrir dans les cristaux, où s'organisent des cellules qui sourdement s'engendrent et évoluent.

Du minéral, l'étincelle passe dans la plante, puis dans l'animal, puis dans l'homme, où se révèle en sa pleine manifestation l'existence de cet Égo qui, pendant tant de siècles, avait somnolé dans la léthargie, tout d'abord, du règne faussement appelé inorganique, puis au sortir duquel ayant bénéficié de la vitalité relative de la plante, puis des zoophytes, il s'incarne enfin dans les animaux qui progressivement et plus rapidement évoluent.

Quel est-il cet Ego permanent en ses multiples formes successives, dans quelles conditions a-t-il été lancé dans la vie, qu'a-t-il reçu qui puisse lui servir de viatique dans le dangereux voyage qu'il lui faut entreprendre ? Cet Égo est le principe vivant, l'âme immortelle, le Monade qui, sans jamais perdre sa personnalité, doit évoluer au travers des formes diverses qu'elle revêt au cours de son pèlerinage et c'est pour l'accomplir, ce pèlerinage, qu'elle a été dotée de prédispositions, d'aptitudes, de potentialités latentes qu'elle peut et doit développer en toute spontanéité, étant donné qu'elle a reçu en héritage l'agent par excellence de toute évolution possible, à savoir la « liberté »... en vertu de laquelle, dans l'état neutre où elle se trouve au sortir de sa chrysalide, nulle pression ne sera exercée sur elle. Elle est de race divine, mais cette divinité en expectative ne pourra être réalisée, disons mieux, reconquise, que par ses efforts personnels dans le champ de travail qui s'ouvre devant elle et dans lequel elle devra lutter, souffrir, tomber de chute en chute — car elle part de bien bas, la pauvre larve humaine — pour s'en relever enfin par élans successifs, persévérants et définitivement victorieux.

Ce champ de travail, c'est le monde, c'est la matière qu'il lui faudra com-

(1) Ces sept règnes qu'énumèrent les occultistes sont, tout d'abord, trois règnes d'*Élémentals*, sur lesquels ils ne donnent que des indications très vagues, plus les quatre règnes connus : *minéral*, *végétal*, *animal* et *humain*.

battre pour s'en libérer sans retour, par le triomphe de l'esprit qui est sa force, sa vie et son essence même.

Laissons donc là les préambules, quittons les généralités et entrons sans plus tarder dans le chantier même où s'effectue l'évolution.

II

OÙ SOMMES-NOUS?

Dans l'un des Cosmos. Qu'est-ce à dire? Qu'est-ce qu'un Cosmos?

Autre mystère où il nous faut plonger; mais nous avons des guides, suivons-les. Par un Cosmos, il faut entendre un système ou organisme cosmique qui, à notre point de vue, forme un tout complet procédant de l'un des Logos planétaires qui le régit par sa volonté, le coordonne par son omnipotence et le soutient par sa propre Vie. Tel est notre système solaire dont l'astre central peut être considéré comme la manifestation physique du Logos créateur et organisateur. Toutes les énergies matérielles, disent les Indous, ne sont que des transformations de la vie émanant du « Seigneur, source de toute vie » et c'est dans cette laconique mais péremptoire attestation que nous trouvons la justification des pressentiments qu'en eurent dès l'origine les peuples antiques qui, presque tous, ont considéré le Soleil comme le symbole de la Divinité.

Le système solaire, dit M. Sinnett, est comme une enceinte de la Nature renfermant tant de choses si grandes et si belles, que les intelligences les plus élevées sont seules capables d'en avoir une juste notion. Lorsque en une nuit sereine, nous contemplons la voûte de sombre azur, où semble avoir été renversé, par la main de quelque Génie fastueux et prodigue, tout l'écrin des diamants et joyaux célestes, nous pouvons à la vérité ne considérer notre système que comme une goutte dans l'Océan du Kosmos universel ; mais cette goutte, à son tour, n'est rien moins qu'un autre océan où s'agitent des êtres innombrables, océan dont nous ne pouvons qu'entrevoir les mystères et pressentir les merveilles.

Toutefois, pour aussi vague que soit cette notion, elle nous permet d'assigner à notre globe terrestre la place qui lui revient, en même temps que d'apprécier sa minime importance dans le gigantesque ensemble dont il fait partie.

Aussi, sommes-nous bien loin de cette doctrine dite « géocentrique », suivant laquelle notre terre minuscule était considérée comme le centre immobile du monde et que desservaient un soleil, des planètes et des étoiles qui docilement, modestement, circulaient autour d'elle, pour illuminer ses jours et éclairer ses nuits.

Combien doit en rabattre l'orgueil de l'homme dont certains dogmes théologiques faisaient le personnage principal de notre univers, plus encore,

le protagoniste du drame qui s'y joue. Notre terre, qu'on le veuille ou non, n'est qu'un grain de poussière, dans le tourbillon colossal où elle gravite humblement autour du soleil, son flambeau céleste, son dieu physique dont elle attend toute force, toute chaleur, toute fécondité, toute vie. Il n'appartenait qu'à la sainte Église, ignare, autant que présomptueuse et despotique, de nier ces vérités élémentaires... et le pauvre Galilée dut expier douloureusement le crime d'avoir osé protester contre la doctrine inventée par elle et défendue par le Saint-Office, l'infâme tribunal de l'Inquisition.

Il est donc bien entendu que notre terre, l'une des plus inférieures de notre système, accomplit autour du soleil ses révolutions annuelles, en même temps qu'elle tourne sur elle-même, dans l'espace de vingt-quatre heures (1); mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit, tant s'en faut, une masse inerte de matière chaotique, isolée dans l'espace. Tout ce qui la constitue (minéraux, végétaux, animaux et races humaines) est uni par un infrangible lien à la vie universelle qui lui impose les procédés évolutionnistes auxquels sont soumises toutes les planètes similaires. Ce n'est pas sur notre terre, seulement, que s'effectue l'évolution à laquelle contribuent tant d'autres mondes de plans divers en matérialité ou en spiritualité. Une immuable loi de solidarité rattache les unes aux autres toutes les entités organiques et inorganiques. Sur notre globe, seul, la nature n'aurait pu se donner carrière, car pour amener l'espèce humaine au faîte qu'elle doit atteindre, il lui faut la collaboration de bien d'autres terres participant à la vie cosmique, suivant leurs constitutions respectives. Séparés, comme ils le sont, par les espaces interplanétaires, les mondes n'en sont pas moins unis par des courants de forces subtiles qui s'associent pour l'accomplissement de l'œuvre évolutionniste universelle.

C'est en raison de ces inéluctables nécessités, que les systèmes divers forment des «circuits », sortes de chantiers circulaires ou de stades concentriques que doivent parcourir en entier toutes les entités vivantes : monades, âmes ou Egos en formation. Et c'est pourquoi la planète que nous habitons actuellement fait partie d'une série continue de sept globes — dont trois sont invisibles — sur lesquels se déverse successivement une vague de vie humaine qui ne se manifeste, en sa pleine activité, que sur une seule planète à la fois et pendant une période strictement déterminée. Le cours d'un Manvatara, autrement dit période d'activité, comprend un voyage septénaire de la vie autour de cette chaîne de mondes périodiquement vitalisés. Chacun d'eux, à son tour, entre en pleine activité, puis retombe dans une « observation » temporaire. Ce passage de la vague de vie sur les sept glo-

(1) Dans sa rotation sur elle-même, chacun des points de son équateur parcourt sept lieues par minute. Dans sa rotation autour du soleil, en 365 jours, elle parcourt 106 kilomètres à l'heure, c'est-à-dire près de 30 mètres par seconde.

bes est appelé une *ronde* et sept de ces rondes composent le dit Manvatara. Nous parviendrons au point le plus élevé de notre Évolution actuelle, après avoir terminé la présente ronde, et c'est dans une forme toujours progressivement supérieure que nous reviendrons, plus tard, sur notre planète, pour y recommencer un autre voyage circulaire.

L'on doit comprendre que les mondes qui forment notre chaîne ne sont pas exactement ni même approximativement adaptés aux conditions de l'existence matérielle qui constitue notre lot terrestre. Non seulement ils diffèrent les uns des autres par leur aspect extérieur, mais ce qui les distingue de la façon la plus caractéristique, c'est la proportion dans laquelle l'Esprit s'y combine avec la Matière. Notre terre est le type d'un globe où, pour le moment, l'esprit et la matière se font à peu près équilibre. Il va de soi que les mondes les plus élevés dans la hiérarchie spirituelle sont ceux où l'esprit prédomine le plus dans la balance où sont mis en présence les deux éléments antithétiques... tels entre autres que Jupiter, Vénus, etc.

Les épreuves et les luttes pour la vie ne sont pas également réparties sur les globes de notre chaîne. Sur quatre d'entre eux, supérieurs au nôtre, l'humanité n'est même pas soumise aux épreuves de l'existence physique. Sur les plus avancés, les conditions de la leur correspondent à peu près à celles de notre plan céleste, communément désigné sous le nom de paradisiaque, tandis que sur tel autre, l'état de matière le plus grossier qui puisse s'y manifester n'est pas sans analogie avec celui de notre plan astral. Ajoutons enfin que sur l'une des sept planètes à laquelle est allégué le troisième rang dans la série, l'apparition du corps physique et de son ambiance matérielle la rendent perceptible à nos sens actuels; et, de fait, nous la voyons cette planète sœur et nous pouvons la nommer... puisqu'elle s'appelle *Mars* et que nous l'avons précédemment habitée, paraît-il... Après avoir dépassé son stade terrestre, notre humanité passera sur un autre globe physique, après quoi, elle sera transférée sur des mondes de plus en plus spirituels !

Nous voilà donc en plein cœur des mystères que nous révèlent les occultistes. Si nous voulions les suivre dans les audacieuses perquisitions qu'ils ont faites au sein des espaces sidéraux, nous pourrions vous dire ce qu'ils nous racontent sur les chaînes planétaires de *Neptune*, d'*Uranus*, de *Saturne*, de *Jupiter*... Mais non, défions-nous du vertige et restons sur notre terre, où nous trouvons en nombre suffisant, surabondant, problèmes à résoudre et merveilles à contempler.

Si donc, nous considérons uniquement notre monde dans sa période actuelle, nous constatons que son évolution qui jamais ne s'arrête s'est manifestée par la succession de sept races sur sept continents dont les configurations différentes se sont harmonisées avec les caractères de ces races. La

moyenne de la cinquième d'entre elles qui est la nôtre, comprend aujourd'hui tous les Européens plus quelques autres peuples issus de la même origine.

La première race humaine, nous dit M. James Stirling (dans ses notes sur la Lémurie), était composée d'êtres éthérés qui, dans chacune des races et de leurs sous-races subséquentes, furent comme enfermés dans des corps de chair, mais chair de densités variables en rapport avec ses états de condensations progressives. Ces hommes amorphes eurent pour demeure les régions voisines du Pôle nord qui, fort différentes de ce qu'elles sont de nos jours, jouissaient d'un climat presque tropical, par suite de la lenteur avec laquelle s'effectua le refroidissement de notre globe.

Dans la seconde race, la forme corporelle encore gigantesque et comme gélatineuse ressemblait encore à celle des premiers âges, mais avec cette différence que sa condensation s'était sensiblement accentuée. Cette seconde race habita le deuxième continent dit *Hyperboréen*, comprenant les parties septentrionales de l'Asie et de l'Europe, mais qui progressivement s'effondra, quand surgit au-dessus des flots de l'Océan pacifique une terre nouvelle appelée *Lémurie* qui, gigantesque en son étendue, aurait rejoint l'Australie, si l'Australie avait existé à cette époque. Mais comme ses prédécesseurs, ce continent s'immergea dans l'Océan, où ne sont restées que quelques îles en témoignage de son ancienne existence (1). Mais c'est au cours de cette troisième période, que s'opéra l'une des plus extraordinaires métamorphoses que pût subir cette race lémurienne qui changeant d'organisme, devint hermaphrodite... état paradoxal auquel finit par succéder la séparation définitive des sexes. Phénomène dont il sera question plus tard.

Passons à la quatrième race, race médiane qui fut celle des *Atlantes*, brillante et remarquable évoluée, mais qui commençait déjà à déroger de son antique grandeur, il y a près d'un million d'années, lors du cataclysme de l'*Atlantide* submergée, elle aussi, par les flots de l'Océan qui porte approximativement son nom. L'existence de ce quatrième continent nous est signalée par les nombreux souvenirs qu'en ont conservés certains peuples et surtout par des passages de divers ouvrages de l'antiquité dont nous pouvons citer les noms d'auteurs, tels que ceux de Théopompus, Proclus, Marcellus, Diodore de Sicile et particulièrement celui de Platon qui, dans son *Timée* et son *Critias*, mentionne l'ancienne existence de l'Atlantide et raconte même les mœurs et coutumes du peuple qui l'habita.

En outre de ces témoignages, il en est un autre de grande autorité, c'est un manuscrit mexicain connu sous le nom de « manuscrit Troano » décou-

(1) Parmi les naturalistes et géologues les plus célèbres qui ont formulé leurs croyances au sujet de ce continent, nous pouvons citer Wallace, Hooker, Huxley, Milne Edwards, Blanchard, Gill, Hattan, Hodley, etc.

vert à Madrid, chez un descendant de Ferdinand Cortès et récemment déchiffré par le Dr Le Plongeon. — La disparition de ce dernier continent qu'ont si longtemps habité les Atlantes nous amène à constater que la carte géographique de notre globe a donc changé quatre fois depuis le début de notre époque mondiale.

Les immenses périodes dont il vient d'être question et qui toutes ensemble se chiffrent par des millions d'années, peuvent tout d'abord confondre l'esprit et nous plonger dans une sorte de vertige et d'accablement, mais — tout considéré et toutes réflexions faites — elles ne doivent pas nous étonner outre mesure, étant donné la séculaire lenteur de notre évolution et le nombre des étapes qu'il nous faudra parcourir pour atteindre à l'apogée de notre vie spirituelle (1). Oui, presque inadmissibles sont ces chiffres et prodigieuse sera la durée de notre voyage planétaire... Mais tout cela n'est-ce pas *vivre*, vivre à tout jamais d'une vie progressivement divine ? Ne savons-nous pas qu'à chacune de nos réincarnations nous avons perdu tout souvenir de celles qui les ont précédées et qu'au début de chacune d'elles, nous renaissons dans les lueurs d'une nouvelle aurore, en pleines forces de jeunesse et tout prêts à poursuivre un voyage dont les péripéties, quelque douloureuses quelles aient pu être, ne nous ont laissé ni lassitudes, ni défaillances, ni découragements ?

C'est en toute réalité que nous pouvons appliquer à notre monade la réconfortante devise : *crescit eundo*, ce qui signifie que nous croissons en puissance à mesure que s'effectue notre ascension sublime — montons, donc, sans faiblesse, puisque nous savons, de science certaine, que nous atteindrons le but.

Mais revenons à notre chaîne planétaire. Dans les systèmes planétaires, quels qu'ils soient, les mondes sur lesquels s'est effectuée l'évolution d'un Manvantara, se désagrègent, alors que s'est parachevée l'union de cette période gigantesque et c'est alors qu'une chaîne nouvelle est appelée à l'existence. Brisées, réduites en poussière sous les planètes usées et c'est dans la totalité du système solaire qu'est dispersée cette poussière qui servira d'éléments à de nouvelles agrégations. Mais c'est avec lenteur que se font ces dislocations, ces pulvérisations d'une matière désorganisée. Bien longtemps, sans se dissoudre entièrement, les vieilles planètes continuent leur gravitation séculaire — en dépit des fragments qui se détachent de leur masse et s'envolent dans l'espace sous forme d'aérolithes — et servent parfois de « lunes » à la planète qui leur a succédé.

Telles sont les fonctions de notre *Lune* à nous, de notre blanche *Séléné*

(1) Si nous comparions la durée d'un Manvantara à celle de la vie habituelle d'un homme, c'est-à-dire environ 70 ans, la proportion de cette vie, au Manvantara tout entier, serait à peine celle d'une seconde à la dite période de 70 années.

tant chantée par les poètes. Masse aride, desséchée, calcinée, trouée de cratères éteints, sans eau, sans atmosphère et désormais inhabitable pour tout être physique, nous la voyons tourner mélancoliquement autour de notre terre dont elle éclaire les nuits de ses lueurs argentées. Combien de siècles encore conservera-t-elle ce rôle ? Nul ne le sait... Mais un jour viendra où elle aussi s'émiettera et disparaîtra dans le vague océan des matières cosmiques.

Eh bien gardons une part de reconnaissance pour cet astre déchu, mais qui autrefois a contribué à notre évolution, en nous fournissant une demeure temporaire. Suivant la loi qui exige de chaque Manvantara qu'il fasse avancer de quelques pas les sept règnes de la nature, il se trouve que notre monade humaine ayant précédemment franchi les stades du minéral et du végétal, est finalement issu du monde animal, pendant le séjour qu'elle a fait sur notre satellite actuel... Ce qui ne veut pas dire, tant s'en faut, que nous ayons été les « animaux » de la Lune, mais ce qui signifie simplement que nous y représentions le principe vital animant l'animalité pendant que cette Lune, morte aujourd'hui, vibrait et palpitait sous la puissante vague de vie qui avait déferlé sur elle.

Quoi qu'il en soit, nous répétons qu'il n'est que justice que nous lui sachions gré de ce qu'elle a fait pour nous. Si elle se trouve réduite, aujourd'hui, à des proportions relativement minimes, c'est que indépendamment de ses principes subtils qui se sont réincarnés sur la terre, une partie considérable de sa matière physique s'est séparée de sa masse primitive, pour venir fortifier le corps de la planète héritière qui devait lui succéder.

Ajoutons, enfin, que les trois cinquièmes des entités qui constituent notre humanité actuelle ont pour ancêtres les Pitris, créateurs et guides d'une fraction importante de notre race qu'ils ont façonnée, nous dit-on, pendant le cours du Manvantara lunaire.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD

CAUSERIES
SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE

XXXVI
Influence des Invisibles dans l'histoire

VII

Les obstacles que le christianisme avait rencontrés depuis sa naissance avaient été surmontés comme nous l'avons dit, grâce à des événements imprévus et à des circonstances extraordinaires que des causes purement

naturelles ne pouvaient expliquer. Au moment où nous sommes arrivés, — c'est-à-dire vers le v[e] siècle, un nouvel obstacle, — plus grand peut-être que ceux que nous avons constatés, — vient s'opposer à la diffusion de l'idée nouvelle. Cet obstacle c'est l'arianisme. Je rappellerai brièvement ce que j'en ai dit déjà dans ma causerie numéro X.

***

Les trois cents évêques soigneusement choisis par Constantin pour former le concile de Nicée avaient proclamé la divinité du Christ. Mais les autres, — ils étaient sept à huit cents — qui étaient venus pour répondre à la convocation de l'Empereur, se montrèrent très irrités de n'avoir pas été appelés à prendre part aux délibérations du concile, et ils retournèrent dans leurs provinces bien décidés à défendre la doctrine d'Arius. Ils ne pouvaient comprendre que cette doctrine reposait sur une base beaucoup trop fragile pour pouvoir être acceptée par les esprits de cette époque.

Parmi les nombreuses sectes qui s'étaient créées pendant les premiers temps du christianisme, aucune n'était aussi redoutable que la secte arienne. Alors que les autres s'étaient égarées dans des considérations métaphysiques auxquelles les masses restaient absolument indifférentes, celle-ci affirmait nettement que le Christ était une créature de Dieu, et que par conséquent il n'était pas Dieu. Cette idée était simple et beaucoup plus facile à comprendre et à adopter que l'idée trinitaire qui ne représentait rien à l'esprit. Le christianisme se trouva ainsi séparé en deux camps bien distincts, deux camps ennemis qui se lançaient réciproquement l'anathème, — et son développement allait dépendre de la victoire de l'une ou de l'autre de ces conceptions. L'avenir moral des générations futures allait se décider.

***

Incapables de comprendre la métaphysique des philosophes et des gnostiques, ne croyant plus à leurs dieux, les peuples de l'Empire se trouvaient tout préparés pour accepter les divinités diverses que les Barbares, leurs vainqueurs de demain, allaient leur imposer. Jamais peut-être, à aucune époque de l'histoire, la lutte continuelle entre l'esprit et la matière ne s'était présentée d'une façon aussi aiguë. Si l'Esprit, si les grandes idées du Christ sur la morale, sur la charité, sur l'amour, n'arrivaient pas à triompher, le fétichisme aurait dominé les esprits : ce qui restait des institutions romaines aurait bien vite disparu, et la barbarie aurait régné, pendant un nombre de siècles qu'il est impossible d'apprécier, sur ce pays qui allait devenir l'Europe.

Ceci n'a rien d'exagéré. Quand on lit l'histoire des invasions et qu'on constate tous les massacres, toutes les destructions, toutes les atrocités qui

furent l'œuvre des Barbares pendant près de trois siècles, on peut penser qu'il n'y avait guère de différence entre eux et les sauvages les plus arriérés que nous voyons autour de nous, — et que, comme eux, ils seraient restés sans faire aucun progrès. Ces sociétés barbares, en proie à des luttes continuelles, sans freins, sans mœurs, sans idéal auraient continué à vivre comme elles vivaient depuis des siècles dans les déserts de l'Asie ; et la civilisation romaine n'aurait pas laissé plus de traces que n'en avaient laissées les grandes civilisations de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Perse et de l'Égypte. — A ces peuples qui devaient former plus tard les nations civilisées, il fallait des idées nouvelles, des idées de morale et de justice sans lesquelles ni le progrès ni la civilisation ne sont possibles.

∴

Si on examine la situation de l'Église chrétienne au commencement du Ve siècle, on peut constater que la doctrine arienne est beaucoup plus répandue que la doctrine trinitaire.

Constantin, avant la fin de son règne, avait rapporté la sentence d'exil qu'il avait prononcée contre Arius, et la faveur dont ce dernier avait été l'objet, avait réchauffé le zèle de ses partisans. Sous Constance, l'arianisme était la doctrine de la Cour, et en 365 les empereurs Valentinien et Valens avaient chassé de leurs sièges, — l'un en Occident, l'autre en Orient, — tous les évêques nicéens qui avaient été remplacés par des prélats disciples d'Arius. La grande majorité du clergé était donc arienne lorsque arrivèrent les Barbares.

A cette époque, les évêques occupaient dans l'Empire une situation prépondérante. Les Empereurs avaient octroyé aux chefs du clergé des avantages considérables. Alors que tous les pouvoirs civils et militaires se désagrégeaient, ceux des évêques augmentaient chaque jour. Grâce à leur activité, à leur énergie et à l'influence qu'ils avaient su acquérir, ils étaient devenus les seuls magistrats respectés, les véritables protecteurs de la cité, n'hésitant pas à se mettre à la tête des habitants pour la défendre contre les envahisseurs. — C'est avec ces chefs religieux que les Rois barbares entrèrent tout d'abord en relations. Voyant l'influence considérable dont ils jouissaient, ils cherchèrent, dans un intérêt politique, à se les rendre favorables, et la plupart adoptèrent les idées religieuses de ceux qu'ils avaient vaincus. Les évêques mirent à profit l'influence qu'ils avaient acquise pour répandre leur doctrine, et les Ariens étant les plus nombreux firent déposséder de leur siège les Trinitaires. Bientôt, dans presque tous les royaumes issus de l'invasion, les évêques ariens furent les seuls chefs et les seuls maîtres du clergé.

⁂

Mais si ces évêques avaient pu acquérir une certaine influence sur les rois barbares, ils étaient restés sans aucune autorité sur les peuples. Leurs chefs religieux ne tenaient pas à se voir supplantés par les prêtres chrétiens et ils faisaient tous leurs efforts pour les écarter. De leur côté les Barbares n'acceptaient pas facilement ces principes de morale qui leur paraissaient si étranges, et qui étaient si contraires à leurs mœurs et à leur mentalité.

La conception d'un Dieu unique, d'un Être, la cause des causes, impensable, relégué dans une majesté et dans une grandeur incompréhensibles, ne pouvait entrer dans les âmes simples de ces hommes primitifs. Ils ne pouvaient s'arrêter longtemps à cette pensée, et ils revenaient naturellement à leurs dieux qui étaient à leur portée et dont ils comprenaient tous les avatars.

En dehors des vertus guerrières, toutes les autres étaient pour eux incomprises ; et lorsque les prêtres ariens venaient leur demander de renoncer à ces vertus pour en acquérir d'autres qui seraient la condamnation des anciennes, ils étaient peu écoutés ; et ils l'étaient d'autant moins qu'ils se présentaient comme les envoyés d'un homme mort depuis longtemps d'un supplice infâme. — Et lorsqu'ils disaient que leur morale leur avait été enseignée par cet homme, les prêtres barbares répondaient que c'étaient leurs dieux qui leur avaient enseigné celles qu'ils pratiquaient, et qu'ils avaient plus de confiance dans leurs paroles que dans celles d'un philosophe quelque grand qu'il fût. Quant au paradis dans lequel on leur promettait des joies incompréhensibles, il ne pouvait être comparé à leur Walhala où ils continueraient de combattre sous l'œil des Valkyries qui leur verseraient à boire dans le crâne des ennemis qu'ils auraient vaincus.

On comprend que dans ces conditions la lutte entre le christianisme et le culte d'Odin et des autres divinités barbares n'était pas possible. L'influence du christianisme arien n'était que superficielle, et la doctrine chrétienne ainsi présentée ne pouvait pas être acceptée par les masses.

Au V^e^ siècle cependant l'arianisme est encore répandu en Italie avec Théodoric, en Afrique chez les Vandales, en Gaule chez les Burgundes et les Wisigoths. Mais il s'affaiblit de jour en jour. Les prêtres chrétiens voient diminuer de plus en plus leur influence ; les Barbares restent fidèles à leurs dieux et conservent leurs anciennes croyances dans lesquelles ils trouvent toujours un encouragement à leurs mœurs dépravées et à leurs féroces instincts.

***

Tous les historiens s'accordent pour reconnaître que le monothéisme présenté par les prêtres ariens était impuissant pour détruire l'idolâtrie et pour convertir l'ancien monde. Le Christ auquel on refusait la divinité et l'éter-

nité, n'était plus qu'une simple créature qui ne pouvait avoir sur les esprits une influence assez grande pour faire oublier les anciens dieux.

Un grand penseur, Pierre Leroux, le philosophe saint-simonien, développe longuement cette idée dans son livre sur l'*Humanité* et démontre que l'arianisme était un dissolvant du christianisme, et qu'en diminuant la deuxième personne de la Trinité, il le rendait impuissant pour détruire le polythéisme.

Le philosophe conclut ainsi : « C'est vraiment du dogme du *Dieu-homme* « vrai Dieu et vrai homme qu'il faut entendre la fameuse devise du labarum « de Constantin : « *In hoc signo vinces.* » La croix dépouillée de l'homme-Dieu, « la croix nue de l'arianisme et ne présentant plus le Verbe de Dieu à ado- « rer, était sans force et sans vertu pour changer le vieux monde. »

Et il était cependant nécessaire que le vieux monde changeât. Mais pour amener ce changement, il fallait, tout en réalisant l'idée du Verbe, du Logos des anciens philosophes, — présenter aux peuples un Dieu visible accessible à toutes les intelligences. — Habitués aux incarnations de leurs divinités, les hommes accepteraient facilement l'incarnation du Dieu de la nouvelle religion ; — et cette idée une fois entrée dans les esprits, ils ne se refuseraient plus à suivre les principes de morale qu'il avait apportés sur la terre.

La conception nicéenne qui faisait de Jésus un dieu, remplissait toutes les conditions pour pouvoir être acceptée, et par les peuples de l'Empire, et par les Barbares qui l'avaient envahi.

***

Les prêtres trinitaires luttaient courageusement depuis de longues années pour faire prévaloir leur doctrine. Mais, comme nous l'avons dit, ils n'étaient pas soutenus par les chefs barbares. Ils restaient isolés, épars sur cet immense territoire, combattus sans relâche par les prêtres ariens, dont l'influence avait toujours été en augmentant depuis la décision du concile de Nicée.

Ainsi la religion chrétienne, divisée en deux factions rivales en présence des Barbares, paraît ne plus pouvoir progresser. Son évolution va être arrêtée. Elle va rester la religion des vaincus, et elle disparaîtra fatalement, submergée par les vainqueurs, à moins qu'un événement que nul ne pouvait prévoir, ne vienne encore une fois la relever, la soutenir et la mettre en état de surmonter les nouveaux obstacles qui s'opposent à sa marche.

Cet événement arriva à son heure, par la conversion de Clovis ; les chrétiens trinitaires acclamèrent avec enthousiasme ce roi barbare qui le premier se mettait sous la protection de la croix, comme l'avait fait autrefois Constantin ; et en moins de deux siècles, la doctrine du Christ-Dieu était devenue la croyance de presque tous les peuples de l'Europe ; en quelques années, une poussée irrésistible les avait amenés aux pieds du Crucifié.

Fait des plus extraordinaires, unique dans l'histoire, et qu'il est impossible d'expliquer par des considérations purement humaines.

(*A suivre.*) SENEX.

POUR ET CONTRE MILLER

LETTRE OUVERTE A M. LÉON DENIS

Cher Monsieur et Frère en Croyance,

Je viens de lire, dans *la Revue spirite* du mois de février, vos *Ultimes appréciations sur C. V. Miller* et je me suis senti profondément ému en présence des accusations publiques portées par vous contre le médium californien.

Je n'ai, certes, aucunement l'intention de me poser en champion défenseur des facultés métapsychiques de M. Miller; permettez-moi cependant de vous dire, avec une respectueuse franchise, que, pour affirmer aussi catégoriquement la supercherie de ce médium, il eût été nécessaire, à mon avis, d'en fournir des preuves autres que les allégations contenues dans votre article précité.

Il ne suffit pas, en effet, qu'un phénomène ait paru à certaines personnes douteux ou simulé, pour en déduire qu'il était nécessairement frauduleux, attendu que celles qui soutiennent cette hypothèse ne peuvent pas plus la prouver que les autres ne peuvent démontrer la véracité de l'opinion contraire.

Mais ma perplexité, en cette circonstance, ne résulte pas tant des affirmations et des négations relatives aux séances millériennes que de la comparaison que j'ai faite, concernant les sentiments exprimés à Miller lorsqu'il était à Paris, et ceux qui se manifestent à son égard depuis qu'il a quitté la France pour l'Amérique.

Pour bien me faire comprendre, quelques détails rétrospectifs sont nécessaires :

Au cours de la séance qui eut lieu, le mardi 1er septembre, chez M. D. j'obtins la promesse d'une séance ultérieure pour la Société Française d'Étude des Phénomènes Psychiques, laquelle devait être et fut effectivement donnée, le dimanche suivant, 57, rue du faubourg Saint-Martin.

Comme je faisais part à M. D. de mon intention de vous écrire pour vous inviter à la dite séance, il me répondit que c'était inutile, qu'il vous avait convié à celle qui venait d'avoir lieu chez lui, mais que vous n'aviez pu profiter de son invitation, *malgré tout le plaisir que vous auriez eu de pouvoir assister à toutes les séances de Miller*, à cause des exigences de votre

budget, lequel ne vous permettait pas de revenir à Paris, à ce moment.

Il m'est donc permis de conclure, si les termes qui vous sont prêtés par M. D. m'ont été fidèlement rapportés par lui — et je n'ai aucune raison d'en douter — que vous n'aviez pas encore, à cette époque, la conviction que Miller était un médium fraudeur, et que ce n'est que depuis ce temps, sans doute par suite des histoires plus ou moins authentiques qui vous sont parvenues, que votre opinion s'est prononcée en faveur de l'imposture.

D'autre part, Miller a bien voulu me communiquer la lettre comminatoire que vous lui avez écrite avant de publier vos *Ultimes Appréciations*, laquelle débute ainsi :

« Miller,

« Je n'ai pas voulu assister à vos séances de septembre, ni présider le « banquet, ni répondre à votre lettre, parce que j'étais déjà au courant de « vos supercheries. »

Or si je compare la teneur de ces deux lettres, je suis obligé de constater que les opinions qu'elles expriment sont d'un sens diamétralement opposé. En effet, celle envoyée à M. D. manifeste *le plaisir que vous auriez eu de pouvoir assister à toutes les séances de Miller*, et votre regret de ne pouvoir le faire, alors que, dans celle adressée à ce même Miller, vous dites *n'avoir pas voulu assister aux séances données par lui en septembre parce que vous étiez déjà au courant de ses supercheries.*

Et je me trouve en présence d'un dilemme qui peut se résumer ainsi :

1) Ou vous étiez convaincu des fraudes de ce médium au moment même où il donnait encore des séances à Paris, et alors je ne puis que regretter votre silence, car, à votre place, j'eusse considéré comme un devoir sacré de prévenir charitablement ceux qui assistaient aux dites séances (et vous y conviaient) d'avoir à prendre certaines précautions pour s'assurer de la réalité des phénomènes dont ils étaient témoins;

2) Ou votre opinion n'était pas encore, à cette époque, définitivement arrêtée ; et, dans ce cas, je ne comprends plus votre affirmation quand vous écrivez à Miller que vous n'avez pas voulu assister aux séances de septembre parce que vous étiez déjà au courant de ses supercheries.

Je sais bien qu'il y a la question des objets trouvés dans ou aux environs du cabinet *les lendemains* des séances des 1er et 6 septembre ; toutefois' ici encore, il est nécessaire de rappeler comment les faits se sont passés

Aussitôt après la réunion du mardi 1er septembre tenue, chez M. D., le cabinet qui appartenait à Mme David fut démonté et emporté le soir même par M. Beaumont. Ce n'est que le lendemain matin seulement qu'un morceau de tulle fut trouvé entre le mur et un châle noir tendu sur le dit à l'aide de pointes de tapissier.

Il en a été de même du chiffon imprégné d'odeur de santal et de roses, ramassé dans le local de la Société Française d'Étude des Phénomènes Psychiques, lequel chiffon n'a également été trouvé que le lendemain de la séance du 6 septembre.

Si je rappelle que, dans ces deux circonstances, le cabinet avait été minutieusement visité à la fin de chaque réunion, sans que rien d'anormal y fût remarqué, vous conviendrez avec moi que ces trouvailles ont été quelque peu tardives et je suis persuadé que vous serez entièrement de mon avis quand je vous aurai dit qu'il n'est pas du tout démontré que, parmi les assistants, il ne se soit pas trouvé quelqu'un, admis à ces deux séances, ayant intérêt à perdre la réputation du médium et par cela même nuire à la cause du spiritisme. Cette opinion est du reste partagée par un grand nombre de spirites.

Profondément ami de la droiture et de la sincérité, ayant déjà pour mon compte personnel démasqué deux faux médiums, je déplore très vivement de n'avoir pas été mis au courant de ces incidents au fur et à mesure qu'ils se sont produits, car je vous assure que j'en aurais eu le cœur net et que, sans brutalité et sans violence, j'aurais trouvé le moyen de m'assurer du bien ou du mal fondé des doutes qu'ils avaient fait naître dans l'esprit de ceux qui en avaient connaissance.

Malheureusement j'étais loin de me douter de ces soupçons car ils étaient tenus si soigneusement cachés qu'un certain nombre de ceux qui, aujourd'hui n'hésitent pas à affirmer l'imposture de Miller, assistaient au banquet d'adieu qui lui a été offert sur l'initiative de Mme de Valpinçon, le comblant de louanges et le comblant de fleurs et de baisers !

Je dois ajouter qu'il est profondément regrettable que les accusations de fraude lancées contre ce médium n'aient vu le jour que quatre mois après son départ pour New-York, c'est-à-dire à une époque où il lui est devenu totalement impossible de se justifier s'il est de bonne foi, et de faire la preuve de son honnêteté.

J'estime que cette façon de procéder envers lui est peu correcte et en tous cas non conforme à la saine justice ; car, en droit légal, on doit toujours laisser et même, au besoin, fournir à l'accusé la possibilité et les moyens de se défendre ; et la législation l'a ainsi compris puisqu'elle interdit l'interrogatoire d'un prévenu si celui-ci n'est pas assisté d'un avocat.

Il aurait donc été nécessaire, avant de porter publiquement contre Miller une accusation aussi grave, de lui faire part, quand il était à Paris, des bruits fâcheux qui couraient sur son compte et de lui demander de faire la preuve de la réalité de ses facultés médianimiques, en prenant telles précautions pour qu'aucun doute n'ait pu subsister. Et ce n'est que sur son refus formel de se soumettre à ce nouveau contrôle qu'on eût été autorisé,

non à l'accuser, car il n'a jamais été, que je sache, pris en flagant délit de tromperie, et on ne déshonore pas un homme sur de simples présomptions, mais à publier purement et simplement les doutes qu'avaient fait naître ses séances.

Au lieu de cela, selon le procédé cher à l'Inquisition, on a préféré le condamner sans l'entendre, de telle sorte que, quelle que soit sa mentalité, il se gardera bien, lorsque les nécessités de son commerce l'obligeront à revenir en France, d'y donner de nouvelles séances et de se soumettre à une investigation systématique ainsi qu'il l'avait promis à un psychiste éminent.

Selon moi, outre l'intérêt qu'il y aurait eu pour la cause spiritualiste d'obtenir de Miller de nouvelles séances rigoureusement contrôlées, la charité morale que les spirites prêchent tant mais qu'ils pratiquent si peu, recommandait à tous d'être très circonspects dans leurs paroles et leurs écrits envers un médium qui a donné des séances uniquement pour répondre aux sollicitations qui lui ont été adressées et cela d'une manière toute gratuite.

Veuillez agréer, cher Monsieur Denis, l'assurance de mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

V. CHARTIER.

Paris, le 20 février 1909.

EXPLICATIONS NECESSAIRES

Lorsqu'un chirurgien introduit son bistouri dans un abcès parvenu à l'état de maturité, le malade crie. Ainsi font certains partisans de Miller à la lecture de mon article du 1er février. Laissons-les crier ! Bientôt, ils se rendront compte que j'ai agi pour leur propre bien et pour celui du spiritisme.

Je me propose simplement de répondre ici à certaines critiques qui m'ont été adressées de divers côtés. J'éviterai, dans la mesure du possible, d'en nommer les auteurs. Le débat est assez regrettable par lui-même pour qu'on ne l'aggrave pas par des personnalités.

On me cite, de part et d'autre, des exemples démontrant que Miller est réellement médium. C'est ce que j'ai toujours cru. Mais de ce qu'il a produit, ici et là, des phénomènes authentiques, cela ne prouve en rien qu'il n'ait pas triché ailleurs. Les preuves sur ce point sont accablantes (1). Il ne s'agit plus ici de « phénomènes douteux ». De nombreux témoins ont vu Miller, tantôt dévêtu, tantôt grimé, se livrant à ses exercices de prestidigitation.

Parmi les séances de Miller, certaines furent cependant assez bonnes, en

(1) Voir *Revue Spirite* du 1er février, les témoignages cités par nous et les documents publiés plus loin. Voir aussi l'article de M. H. de Frémery dans les *Annales des Sciences psychiques*, 16 octobre 1908.

apparence. Par contre, il y en eut de mauvaises et de très mauvaises. De là, la diversité des appréciations suivant que les témoins ont eu la bonne fortune ou la malechance d'assister aux unes ou aux autres. En outre, il y a la faculté d'observer, que tous ne possèdent pas.

Le cas de Miller n'est pas simple. Il est, au contraire, des plus complexes et tout ce qu'on a dit sur lui peut être vrai dans une certaine mesure, suivant le point de vue où l'on se place et les observations faites. Miller est médium, mais il triche, et il triche souvent. De là, la nécessité de se montrer très rigoureux dans ses expériences et de dégager la responsabilité d'une cause que l'on compromet par des affirmations exagérées et une crédulité aveugle.

M. Chartier, dans une lettre ouverte insérée plus haut, me pose un dilemme imaginaire duquel je sortirai aisément. D'abord, je ne crois pas avoir écrit à M. D... que j'aurais du plaisir à assister à *toutes* les séances de Miller. Ensuite, M. Ch... néglige de dire — et c'est là l'important — que, dans cette lettre, je rappelai précisément à M. D... les suspicions dont le médium était déjà l'objet à cette époque, l'engageant à surveiller étroitement la séance qui devait avoir lieu chez lui et le priant de me faire part de ses observations. Si ce ne furent pas là les termes employés, ce fut du moins le sens général de ma lettre. Celle-ci n'a pas été étrangère à la découverte des pièces de conviction. La réponse de M. D..., datée du 8 septembre, que j'ai conservée, confirme mes dires. J'ai écrit, à peu près dans le même sens critique à M. Letort qui, à ce moment, prêtait gracieusement ses appartements aux expériences. Un peu plus tard, j'exprimai la même opinion à Mme de V... en déclinant l'invitation au banquet. Vers la fin d'août, ou bien au cours du même mois de septembre, j'écrivis un article intitulé : *A propos de Miller* et publié dans la *Revue Spirite* du 1er octobre dans lequel, après avoir énuméré les phénomènes qui me paraissaient authentiques, je conclus en disant qu'il y avait, dans ces séances, quelque chose de factice, d'artificiel, d'apprêté qui causait une impression de malaise aux assistants. Cela était assez significatif pour qui voulait y prendre garde.

On le voit, les critiques de M. Chartier sur mon « silence » et le manque de charité que j'aurais montré envers mes frères en ne les prévenant pas, ces critiques portent à faux. J'ai prévenu les intéressés par lettre ou verbalement chaque fois que l'occasion s'est présentée. J'ai même écrit spontanément à plusieurs spirites très engagés dans la question et notamment à G. Delanne qui n'avait pas assisté aux séances de juillet. Je l'ai prévenu dès son retour de voyage, l'engageant à ouvrir une enquête, lui indiquant les personnes susceptibles de le renseigner. Je priai de son côté M. D... de lui faire part de ses découvertes.

Je n'ai pas cru devoir aller plus loin pour le moment. Il me paraissait inop-

portun de livrer les faits frauduleux à la publicité lorsque Miller était parti et que tout danger était momentanément écarté, quitte à les divulguer plus tard, au besoin, vers l'époque où son retour annoncé rendrait possible le renouvellement de tels abus.

Un détail que M. Chartier ne peut ignorer : c'est à cause des mystifications de Miller que j'ai refusé de faire la conférence du 15 novembre, salle des Agriculteurs. J'en ai prévenu, environ un mois à l'avance, le trésorier, puis le président de la Société dont il est membre. Je disais à ce dernier que le rôle un peu ridicule joué par moi aux séances de Miller m'obligeait à m'abstenir, pendant quelque temps, de toute action publique à Paris. Sur ce point, il n'est pas d'ambiguïté possible.

Mon opinion ne s'est pas faite tout d'un coup, mais graduellement, par l'accumulation des observations et des témoignages. Elle était suffisante au commencement de septembre pour me porter à l'abstention ; elle se fortifia par la découverte des objets trouvés et n'a cessé de se préciser depuis par l'appoint des déclarations reçues.

L'argument que M. Chartier croit pouvoir tirer d'une formule de politesse détachée de ma lettre, est donc puéril et dénote une grande pénurie de moyens. Mon honorable contradicteur avait toute facilité de se renseigner, beaucoup plus que moi-même, car voilà bien des mois que les fantaisies de Miller sont la risée de Paris; voilà deux ans que M. de Watteville et d'autres expérimentateurs ont révélé ce qu'ils avaient vu à ses séances. On n'a qu'à consulter sur ce point la lettre publiée plus loin.

On verra aussi par là s'il y a vraiment lieu de parler de « charité » ou de « déshonneur » en tout ceci. « Déshonorer » est un bien gros mot. Les spirites qui produisent leurs témoignages contre Miller songent-ils à le déshonorer ? Non, ils disent simplement la vérité. J'ai apporté aussi mon témoignage. J'ai dit ce que j'ai vu, entendu, appris ; mais on le sait fort bien, ce n'est pas moi qui ai attaché le grelot. La publicité des fraudes a commencé par une autre source. Je n'ai élevé la voix qu'après, pour dégager nos responsabilités et celle d'une cause compromise par ces révélations. On a donné à M. Miller une importance exagérée en l'élevant sur un piédestal, en faisant de lui une sorte d'idole. La force des choses nous contraint maintenant à le ramener à ses proportions réelles. Voilà tout !

Miller s'est souvent moqué de nous. Il me faisait faire des prières pour couvrir ses fumisteries. Un soir, il alla jusqu'à dire, en riant, devant trente personnes, que j'étais « son compère ». Je lui pardonne bien volontiers tout ce qui me touche personnellement en cette affaire. Pour le reste, je voudrais le plaindre et non le blâmer. Le mal qu'il fait à notre croyance ne me le permet pas.

Le reproche qu'on m'a adressé, de divers côtés, d'avoir varié d'opinion

sur ce médium et d'avoir eu la franchise de le dire, à l'heure nécessaire, en mettant sous mes pieds tout faux amour-propre, ce reproche n'a donc aucun sens. J'aime mieux avoir changé de vues que de m'obstiner dans une erreur dangereuse, si préjudiciable au spiritisme. Comme tant d'autres, j'ai eu confiance jusqu'au jour où l'évidence m'a démontré que ma confiance était mal placée. Ce jour-là, je n'ai pas caché ma nouvelle manière de voir, mais je ne l'ai rendue publique que sous la pression de l'Au-delà, dans les circonstances relatées plus loin.

Le prestige du spiritisme sera-t-il affaibli parce qu'on révèle les fourberies d'un médium truqueur ? Au contraire, il en sera rehaussé, accru, car on verra par là que les spirites ne se laissent pas duper et que nous savons discerner le vrai du faux. Mais ce qui deviendrait désastreux pour nous, ce serait de continuer à le soutenir, à le défendre. Bien d'autres médiums « à trucs » ont été convaincus de fraude. Cela n'a pas empêché la marche ascendante de l'idée. Dieu merci ! à côté des simulateurs, il y a assez de médiums honnêtes et dévoués. J'en rencontre souvent dans les groupes que j'ai l'occasion de visiter et, pour faire moins de bruit et d'étalage, ils n'en sont que plus dignes d'éloges et de respect.

Quel crédit obtiendrions-nous auprès du public, si nous nous montrions si peu capables de distinguer la vérité du mensonge ! Quelle autorité aurait notre parole, si nous nous taisions indéfiniment sur les choses qu'il faut réprouver, favorisant ainsi le charlatanisme et la fraude !

Je fournis, me dit-on, des armes à nos ennemis. Le silence persistant des uns, l'engouement des autres nous mettraient en bien plus mauvaise posture si la preuve des fraudes venait à être faite par des anti-spirites. Déjà Miller a fait courir à notre cause de graves périls lorsque, par exemple, donnant une séance payante dans un local connu, il tricha constamment et fut vu par une partie des spectateurs du premier rang. Si une plainte avait été formulée, si dame Thémis était intervenue dans l'affaire, que se serait-il passé ? Qu'on réfléchisse un peu aux conséquences possibles des fraudes de Miller dans un milieu où il paraissait agir sous notre patronage. Il a failli compromettre ainsi beaucoup d'honnêtes gens. De là, la nécessité de dénoncer de tels abus et d'en empêcher le retour. N'est-ce pas une chose évidente par elle-même et y a-t-il vraiment lieu d'insister sur un aussi pénible sujet ?

Défendre Miller, ce serait favoriser la répétition de ces scènes dangereuses. Quant à moi, éclairé sur les périls qu'il nous a fait courir, je m'estime heureux de m'être dégagé à temps et ne regrette rien de ce que j'ai fait, rien de ce que j'ai dit !

C'est cependant une chose fort attristante, lorsque je me mets en avant et que je paie de ma personne pour nous dégager du mauvais pas où beau-

coup se sont fourvoyés, que de voir se tourner contre moi ceux-là mêmes qui devraient le mieux me soutenir.

Parmi mes adversaires, il en est que j'ai l'habitude de rencontrer sur mon chemin et leurs propos n'ont, à mes yeux, qu'une importance relative. Par contre, j'ai la douleur de compter dans leurs rangs plusieurs de ceux que j'avais considérés jusqu'ici comme des compagnons de lutte. A ceux-là, je parlerai comme un frère aîné. Je ferai appel à leur conscience et je leur dirai : « Vous connaissez fort bien la vérité dans la question qui nous divise et vous l'avez confessée plus d'une fois dans l'intimité. Pourquoi alors adopter une telle attitude ? Vous servez d'exemple à ceux qui vous suivent. Ne prenez pas la responsabilité de les induire en erreur en leur glissant des insinuations malveillantes — je dirai presque — des calomnies ! »

La médiumnité est une faculté délicate et précieuse, un don du ciel qu'il faut exercer avec droiture, avec le sentiment des devoirs assumés et des responsabilités encourues. Elle est la base essentielle et comme le pivot de tout notre système de croyances. Nous devons veiller avec un soin jaloux à ce que rien ne vienne l'altérer, dans son principe et dans ses applications. Or, par ses exhibitions théâtrales, Miller en fait une véritable bouffonnerie. Tolérer de tels abus par le silence, les encourager par des éloges immérités, alors que la vérité se fait jour de toutes parts, ce serait provoquer dans l'esprit public des comparaisons déplorables et des jugements funestes ; ce serait jeter la confusion et le discrédit sur l'ensemble des phénomènes médianimiques. Faire la part du vrai et du faux, encourager, protéger, défendre les médiums sincères, stigmatiser les fraudeurs, c'est une des conditions absolues de l'existence du spiritisme. De là la nécessité d'accomplir, dans les circonstances présentes, une œuvre d'assainissement qui s'impose.

Au congrès spirite international de 1900, les délégués Nord-américains ont déclaré que le spiritisme expérimental avait beaucoup perdu de terrain dans leur pays du fait de l'extension considérable des fraudes médianimiques.

Or, c'est précisément le même élément de désagrégation et de mort qu'on cherche à introniser chez nous. Ne nous annonçait-on pas naguère que Miller allait venir se fixer définitivement en France et y donner, un peu partout, des séances payantes !

On nous dit : Miller est français. Oui, mais c'est en Amérique, où il réside depuis l'âge de 16 ans, qu'il a exercé et développé ses aptitudes. Ce sont les plus mauvais procédés instaurés par les fraudeurs de ce pays qu'il cherche à introduire chez nous. Est-ce que les spirites français vont se prêter à de telles manœuvres ?

Quoi, depuis trente ans et plus, nous et quelques autres, nous consacrons tous nos efforts, notre temps, notre peine à vulgariser et à défendre le spi-

ritisme. Nous y avons usé nos forces, notre santé, notre vie. Et nous laisserions compromettre toute notre œuvre par de coupables faiblesses ! Nous laisserions profaner sans mot dire ce qu'il y a de plus sacré en ce monde : le respect des morts et la foi en l'immortalité !...

Revenons sur une critique qui m'a souvent été faite depuis quelque temps. Mes avertissements, dit-on, mes révélations publiques arrivent trop tard. J'ai indiqué plus haut les raisons que j'avais eues de temporiser. Mais ici je dois entrer dans quelques explications sur la genèse de mon article du 1er février, non pas tant à l'intention de mes contradicteurs, que je n'ai pas la naïve prétention de convaincre, que pour tous ceux qui ont placé en moi leur confiance.

J'ai hésité longtemps, il est vrai, à tout livrer à la publicité, par crainte du scandale ; mais un jour, lorsque certains faits furent révélés par d'autres plumes et par d'autres voix (1) je reçus de mes Esprits-guides l'injonction de parler à mon tour. C'est alors, seulement, que j'ai écrit, le 5 décembre, à Marseille, la relation qu'on a pu lire dans la *Revue Spirite* du 1er février. Je l'ai rédigée mûrement. J'en ai pesé les conséquences et la portée.

Au cours de mon voyage, j'ai pu assister à plusieurs séances de groupes. J'en ai profité pour exposer mes perplexités aux assistants et consulter les Invisibles. Partout, les uns et les autres furent unanimes à déclarer qu'il fallait se prononcer. Cependant, avant de livrer toute ma pensée à la publicité, je lus ou je fis lire mon article en séance, dans quatre groupes : à Bordeaux, chez Mme Agullana ; à Marseille, chez Mme Thivollier ; à Paris, chez M. H. Rousseau ; au Havre, au groupe Grellé et, là encore, l'opinion de tous fut qu'il fallait le publier.

Mon article fut donc une protestation du monde invisible contre les agissements de Miller. Les Esprits-guides ne sont pas tendres pour ce médium, et je ne lui ai pas caché leurs sentiments à son égard. On me demandera peut-être quels sont ces Esprits et s'ils méritent toute confiance. Ils ont donné, depuis longtemps, des preuves manifestes de leur sagesse et de leur élévation et, dans les groupes qu'ils dirigent, ils sont l'objet d'une grande vénération. Or, leurs injonctions étaient formelles :

« Que toute la vérité soit révélée, quelle qu'elle soit — me faisaient dire, de Paris, les esprits de J. de Prague et du P. Henry — ceux qui se sont portés tant de fois en avant pour éclairer la route et montrer le but à leurs frères, doivent aujourd'hui leur signaler les pièges et les dangers qui se dressent sur ce chemin. »

« Le silence serait une faute — disaient les guides du Havre. — Aucune hésitation. Il faut publier la vérité ! »

(1) Voir *Annales des Sciences psychiques*, 1er octobre et 1er novembre 1908.

L'esprit du vicomte de Torres Solanot, quoique se manifestant pour la première fois à Bordeaux par l'organe de Mme Agullana entrancée, n'était pas moins affirmatif.

Toutefois, j'ai encore poussé le scrupule jusqu'à prévenir Miller de ce que j'allais faire. Voulant lui fournir un moyen de rentrer dans la voie droite, je lui ai écrit à New-York, dans les premiers jours de décembre. Je résumai, dans ma lettre, les termes de mon article et j'ajoutai : si vous voulez vous engager à renoncer à vos supercheries et à n'user désormais que de votre faculté réelle, je ne dirai rien. Mais si, par un prochain courrier, je ne reçois pas une réponse dans ce sens, je publierai ces pages. Il me répondit, le 23 décembre, niant tout et ne promettant rien. Alors, seulement, j'ai envoyé mon article à plusieurs journaux. C'est ainsi que, écrit le 5 décembre, il n'a pu paraître que le 15 janvier à Liège et le 1er février à Paris.

Après ces loyales explications, on le comprendra : ce n'est pas de gaieté de cœur que j'ai parlé comme je l'ai fait, mais sous le coup d'une impérieuse nécessité.

De tout ceci, une leçon se dégage. On s'est trop attaché aux faits physiques, si faciles à simuler. Avec Miller, on les a provoqués, observés en des conditions déplorables. Plus on avait de raisons de suspecter ce médium, par suite de son horreur du contrôle, plus on montrait de condescendance envers lui. On le compare bénévolement aux grands médiums à matérialisations et, rappelant les déboires que ceux-ci ont eu à subir de la part des sceptiques, on part de là pour s'apitoyer sur son sort. La comparaison est absolument inexacte. Les médiums célèbres dont on parle se soumettaient au contrôle de la meilleure grâce du monde. On sait les minutieuses précautions prises par Crookes et Warley à l'égard de Florence Cook. Ils allèrent jusqu'à la relier à des batteries électriques qu'elle aurait mises en action au moindre mouvement. Paul Gibier enfermait son médium, Mrs Salmon, dans une cage métallique, avec porte fermée au cadenas. Pendant toute la durée des séances, la clef restait dans sa poche et par surcroît de précautions, il collait des timbres-poste français sur les montants de la cage. (La scène se passait à New-York.) Aujourd'hui encore, Eusapia Paladino, dans les expériences de tant de savants de toutes nations, a les mains et les pieds tenus par deux des assistants, ou bien on l'attache étroitement sur un lit. Dans le cabinet noir, elle a quelqu'un auprès d'elle qui la surveille avec vigilance. Miller, au contraire, veut toujours garder, dans les séances, une complète liberté d'allures. Ce n'est qu'après des sollicitations réitérées qu'il a consenti à donner ce que l'on a appelé « la séance de contrôle ». Lorsque après les premières constatations visuelles de ses fraudes, en 1908, par deux dames que j'ai nommées, on lui demanda, chez Mme Noeggerath, une deuxième séance de contrôle, il s'y refusa énergiquement.

Oui, une leçon s'imposait. Et maintenant que le danger de ces séances est établi, peut-être consentira-t-on à expérimenter dans des conditions plus sérieuses (1). On s'attachera davantage aux phénomènes d'ordre intellectuel, source de la doctrine, véritable communion de l'esprit avec l'esprit par la pensée, ce rayon d'en haut qui brille en toute âme. On s'attachera à des faits comme ceux que j'ai pu observer récemment, à Marseille, dans une séance où un excellent médium à incorporations parla pendant deux heures, servant d'organe à environ quinze esprits qui, successivement, nous firent entendre le langage le plus élevé, sur des questions de haute morale et de philosophie transcendantale. Pour simuler des phénomènes de ce genre, il faudrait plus que du talent, il faudrait du génie. Et la jeune fille de 22 ans qui sert d'agent à ces esprits, si elle pouvait puiser ces instructions en elle-même, dans son propre fonds, serait certainement un des êtres les plus merveilleux que la terre ait possédés. Autant il est nécessaire de s'élever contre les médiums truqueurs, autant il est agréable de rendre hommage aux médiums sincères et honnêtes comme celui dont je viens de parler. Mais tout en les honorant, il faut se garder de les exalter. Le cas qui nous occupe nous montre jusqu'où pourrait les conduire le péché d'orgueil. Le médium n'est qu'un instrument, et c'est aux Esprits, ses guides, qu'il faut faire remonter le mérite des communications reçues.

Ainsi que le dit justement G. Delanne dans sa préface du troisième volume de *Communications recueillies et publiées par Mme de W...*, page 3 : « C'est surtout par la haute portée morale et philosophique de sa doctrine que le spiritisme s'impose à toutes les âmes sincères et désireuses de connaître l'avenir qui les attend. »

Dans ce remarquable volume, nous trouvons beaucoup d'observations sagaces des Esprits-guides de Mme de W..., sur les matérialisations, notamment pages 96 et 98. Nous en détachons seulement les passages suivants :

« La plus belle preuve du spiritisme n'est pas dans cette fantasmagorie des matérialisations. »

« Je suis comme vous : je ne les aime pas — elles sont souvent simulées, et, quand elles sont bonnes, personne n'y croit. »

« Ce n'est pas ainsi qu'on a édifié la doctrine — elle s'est infiltrée d'elle-même dans les âmes par des petits faits d'ordre moral bien meilleurs et bien plus affirmatifs que tout cela. »

« Pourquoi soutenir les truqueurs, comme le font quelques emballés — cela empêche de croire à ce qui est réel ! »

« Le médium qui n'obtiendrait pas toujours des phénomènes ne serait

(1) Je n'ai pris aucune part à l'organisation des séances ni à la rédaction du règlement. Je n'ai assisté aux expériences qu'à titre d'invité.

nullement déprécié, car, dans le temps où vous vivez, on s'est assez occupé de ces questions pour savoir que la médiumnité est irrégulière. »

Enfin, si le dernier mot doit être laissé à quelqu'un, dans ce débat, c'est incontestablement à Allan Kardec. Or voici ce que dit une lettre qu'il publie en l'approuvant dans la *Revue Spirite* d'août 1861, p. 233 :

« Mêler le faux au vrai, quand il s'agit de phénomènes obtenus par l'intervention des Esprits, c'est tout bonnement une infamie, et il y aurait oblitération du sens moral chez le médium qui croirait pouvoir le faire sans scrupule. Ainsi que vous le faites parfaitement observer, c'est jeter le discrédit sur la chose, dès que la fraude est reconnue. J'ajouterai que c'est compromettre de la manière la plus déplorable les hommes honorables qui prêtent aux médiums l'appui désintéressé de leurs connaissances et de leurs lumières, qui se portent garants de leur bonne foi, et les patronnent en quelque sorte; c'est commettre envers eux une véritable forfaiture. »

Puis, Allan Kardec commente cette lettre dans un sens favorable. Il ajoute :

« Signaler la fraude partout où elle se montre est le meilleur moyen de « la décourager. On a dit qu'il serait préférable de ne pas dévoiler ces « turpitudes dans l'intérêt du spiritisme; que la possibilité de tromper pour- « rait augmenter la défiance des indécis. Nous ne sommes pas de cet avis « et nous pensons qu'il vaut encore mieux que les indécis soient défiants « que trompés, car une fois qu'ils sauraient l'avoir été, ils pourraient s'éloi- « gner sans retour; il y aurait d'ailleurs encore un plus grand inconvénient « à ce qu'ils crussent que les spirites se laissent facilement prendre pour « dupes; ils seront au contraire d'autant plus disposés à croire, qu'ils ver- « ront les croyants s'entourer de plus de précautions et répudier les médiums « susceptibles de tromper. »

On le voit, pour Allan Kardec comme pour nous, il y a là, par-dessus tout, une question de droiture, de dignité. Or cette question ne devrait pas même être discutée.

LÉON DENIS

DÉCLARATION DE M. PAUL LEYMARIE

Directeur de la **Revue Spirite.**

Paris, 10 février 1909.

Voici ce que j'ai vu aux différentes séances données par Miller et notamment à l'avant-dernière, le 22 septembre. *Cette séance était payante.*

J'avais assisté à deux séances précédentes, mais dans de mauvaises condi-

tions. Etant placé au septième ou huitième rang, je n'avais pu rien voir de précis; à cette distance, il est impossible de se rendre compte de ce qui se passe; j'avais donc déclaré que je ne voulais plus assister à aucune autre séance dans de telles conditions; aussi le 23, tout le premier rang étant occupé, on me laissa asseoir sur les marches mêmes de l'estrade, donc à 0 m. 60 plus près du cabinet que le premier rang des spectateurs. Pendant la première partie, Miller était placé à gauche du rideau ; la lumière (une lampe à gaz placée derrière un écran), était réglée par M. Aylmer. A un moment donné, avant que les apparitions ne parussent, il se produisit dans la lampe une saute de gaz qui éclaira la salle pendant trois à quatre secondes, assez longtemps pour que je visse le bras droit du médium complètement engagé dans le cabinet par une des fentes latérales (le rideau ayant trois ouvertures); le médium eut un brusque mouvement de retrait mais la lumière restant uniforme, la séance continua.

Aux trois séances auxquelles j'ai assisté, pendant la première partie les apparitions furent toujours beaucoup moins formées et visibles que pendant la deuxième partie ; le tulle dont se sert Miller était simplement tenu à la main, tandis que dans la seconde partie il place le tulle sur lui.

De même pendant la première partie de la séance, lorsque se présente une forme venant pour quelqu'un, qui, généralement a été présenté à Miller et dont il retient le nom, cette forme dira le nom de famille ; si la personne demande une preuve d'identité, le petit nom par exemple, l'apparition reste muette ; j'ai vu le même cas se répéter à trois séances.

Pendant la deuxième partie, lorsque Miller est dans le cabinet, inutile de répéter les phases de ses apparitions qui sont toujours dans le même ordre. J'arrive au moment où la boule lumineuse est apparue, elle n'a pas eu du tout l'aspect que M. G. D. m'a signalé depuis pendant les bonnes séances, c'est-à-dire ressemblant à de la fumée de cigarette, variant de forme, formant des volutes, mais celui d'une boule de tissu, tenue à la main, qui émerge par la fente du milieu du rideau en haut, ne *changeant pas de forme* tant que Miller la fait aller de droite à gauche, monter, descendre, pour enfin arriver au plancher. Notez que j'étais tellement près, que, depuis le moment où la boule arriva à 0 m. 60 du sol environ, j'avais cette boule à 0 m. 30 de ma figure. *A ce moment, il lâcha une partie du tissu qui se posa à terre*, le médium accroupi se relevait petit à petit, *plaçant la partie qu'il avait maintenue dans la main sur sa tête ;* j'ai vu le mouvement des bras écartant le tulle, afin qu'il couvrît le corps au fur et à mesure qu'il se relevait ; *ceci, je l'ai vu de la façon la plus distincte.* Lorsque l'apparition disparaît, c'est que Miller rentre dans le cabinet par une des fentes du rideau, ou bien il se dégage en se baissant petit à petit, se débarrassant du tulle qu'il maintient d'une main et en rentrant par une des fentes. A ce moment, j'ai encore vu le

mouvement *du médium rentrant dans* le cabinet et *retirant sous le rideau rapidement* le tulle amassé en boule sur le plancher.

Toujours à cette séance, lorsqu'il simulait le Dr Benton, je l'ai *vu, les bras nus, sans veston*, de plus je *voyais très bien* le noir de son pantalon tranchant sur le ton blanc de sa chemise; car ou il ne portait pas de gilet ou il l'avait enlevé aussi. Je suivais ses mouvements un à un, entendant le craquement très léger de ses chaussures sur l'estrade, je ne pense pas que l'esprit ait emprunté les chaussures et le pantalon de Miller.

J'ai d'autant mieux observé le médium que Benton a causé pendant un quart d'heure avec le Dr Dusart, et c'est à ce moment que j'ai eu une folle envie de le démasquer, mais j'ai mieux aimé prévenir les personnes intéressées, craignant que l'on dise une deuxième fois comme pour Mrs Williams, que c'était moi qui avais apporté le tissu.

Si l'on fait observer qu'il n'aurait pas le temps de sortir aussi rapidement du cabinet et de se rhabiller, on peut répondre à cela que ce n'est pas par l'exhibition de Benton qu'il termine la séance, mais par Betzy, et qu'entre ces deux apparitions, il a le temps de remettre gilet et veston.

D'autres personnes, placées au premier rang, ont vu comme moi et voulaient saisir Miller, mais elles ont hésité devant le scandale.

Je serais très heureux de savoir que Miller ne mérite aucun reproche et si j'avais eu le moindre doute sur ce que j'ai vu, je n'aurais rien dit.

J'ai remarqué aussi que lorsqu'il prépare l'apparition des sœurs Fox, il met beaucoup plus de temps à le faire que pour les autres, exigeant que l'on cause et que l'on chante pour couvrir tout bruit qui pourrait se produire dans le cabinet.

Au moment où le rideau s'ouvre, ce qu'il doit faire avec le bras droit, il maintient deux des apparitions avec le bras gauche, lui faisant la troisième, il salue lui-même et l'on s'aperçoit très bien que sa manière de saluer ne ressemble pas à celle des deux autres formes simulées par des tissus qui pendent dans le vide; tandis que la troisième sœur est Miller lui-même. c'est cette apparence de vie pour la troisième sœur et l'apparence de simples tissus pour les deux autres qui me laisse un soupçon pour ces apparitions. Jamais les trois sœurs ne se forment en dehors du rideau; mais ces formes sont préparées à l'intérieur; le rideau est alors ouvert brusquement pendant quelques secondes, puis refermé et ouvert à nouveau. Pour ceci, je ne puis être aussi affirmatif que pour les faits précédents (en ce qui concerne la manière d'opérer); les apparitions étant de courte durée, je n'ai pu me rendre un compte bien exact de ce qui se passait.

P. LEYMARIE.

LETTRE DE M. C. DE WATTEVILLE

Paris, 21 février 1909.

Cher Monsieur,

Je tiens à vous dire, moi aussi, combien j'ai admiré votre attitude si courageuse et si franche ; j'ai éprouvé un vrai plaisir à entendre lire, et à lire ensuite, votre lettre si digne. Il va sans dire que je serai très heureux de joindre mon témoignage au vôtre, et que, si vous le jugez utile, vous pouvez mettre mon opinion sous les yeux de vos contradicteurs.

Dès la première séance à laquelle j'ai assisté, je n'ai caché à aucune des personnes présentes mon *impression* défavorable et, à la séance suivante, mes soupçons se sont transformés en CERTITUDE. En effet, j'ai assisté à un dialogue navrant entre le Dr X. Miller, et un simple chiffon que je *voyais* bien, n'étant séparé du cabinet que par une dame amie qui m'a facilité toutes mes observations. De plus, grâce à ce que cet impudent charlatan a eu l'audace de venir tout près de moi me demander si je le voyais bien, et à ce qu'il s'est placé exactement entre mes yeux et le rond lumineux produit au plafond par le verre de la lampe, j'ai admirablement aperçu ses moustaches sous le voile de la théosophique fée de l'Atlantide. Je lui ai demandé alors s'il était *une femme*, à quoi il a répondu : *oui*, sans hésiter. Après la séance, j'ai fait part de mon indignation aux autres assistants qui, n'ayant rien vu d'anormal, en ont déduit que je m'étais trompé !

J'ai donc assisté à deux séances, et comme, d'après les comptes rendus des admirateurs de ce sinistre individu, c'est indéfiniment le même scénario qu'il leur sert, j'en déduis qu'il opère toujours comme il l'a fait devant moi. Je n'admets pas que les intelligences dont on se moque d'une façon aussi ignoble viennent parfois produire *elles-mêmes* exactement les *mêmes* faits à l'aide desquels on les tourne en dérision le reste du temps !

J'ai d'ailleurs prévenu, *avant* l'arrivée de Miller, M. Delanne, que la photographie insérée dans sa revue et qui représente la fille de Mme Priet avec sa mère, est un truc manifeste, la lumière venant de côtés différents sur les deux figures. J'ai eu les originaux entre les mains et les ai reproduits moi-même à la Sorbonne, ce qui me donne le droit d'en parler. Si on m'avait écouté, ce scandale n'aurait pas eu lieu.

Veuillez croire, cher monsieur, à mes sentiments respectueux et à toute ma sympathie.

C. DE WATTEVILLE
Docteur ès sciences physiques.

LETTRE OUVERTE A M. LÉON DENIS

Paris, 1er mars 1909
8, rue de l'Assomption.

Monsieur,

Je fus convaincu de la réalité du spiritisme par les expériences et la merveilleuse guérison de ma tante, Mme Claire Galichon, dont elle a parlé dans ses *Souvenirs et Problèmes Spirites* et dont je fus quasi spectateur. C'est vous dire que je suis un adepte fervent de votre belle philosophie et *non un adversaire*.

Quand au mois de juin dernier Mme la Baronne Deslande me fit l'honneur de m'inviter à assister à une séance « Miller », ainsi que ma tante, qui malheureusement n'était pas en état d'accepter, je m'y rendis, je l'avoue, avec le frisson de l'au-delà. *Ce frisson ne tarda pas à passer.*

Dès le commencement de la représentation, j'eus l'impression physique de me trouver en face d'une comédie, et cette *impression je l'ai gardée* jusqu'au bout. D'ailleurs Miller, quoique me voyant tout d'abord enthousiaste, se méfia de moi très vite ; ensemble avec un autre Monsieur, il nous relégua à la place la plus défavorable, mais même de nos mauvaises places nous pûmes distinguer que les soi-disantes matérialisations n'étaient que fantoches plus ou moins bien fabriqués de chiffons quand ils n'étaient pas des Miller travestis qui faisaient craquer le plancher sous leurs pas pesants. Étant linguiste, j'eus occasion de parler plusieurs langues avec Miller avant la séance, je pus constater que tous les esprits parlaient ou l'anglais américain ou le patois allemand ou le mauvais français avec l'accent personnel et très caractéristique du médium. J'avais une folle envie de tourner un commutateur et de démasquer l'imposture et ne me contins qu'en constatant qu'aucun spectateur sauf mon voisin cité plus haut, ne disait rien. Après tout, me dis-je dans mon for intérieur, je préfère que des hymnes comme « Frère Jacques » et autre composition semblable animent des Guignols et ne rappellent pas nos respectés morts en des représentations grotesques où ils nous saluent d'un inepte : « Bonsoir la compagnie ».

Aujourd'hui je ne puis que vous féliciter de démasquer les trucs qui égaient les croyants et effarouchent le monde. Le Spiritisme n'a pas besoin de semblables manifestations ; *il est* par ses sublimes enseignements.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

C. DE AMELUNGEN

LETTRE DE M. PABLO A M. LÉON DENIS

Cher Monsieur et ami,

Vous me demandez de vous dire ce que j'ai vu, ce que je sais, ce que je crois, relativement à M. Miller, estimant mon témoignage utile dans les circonstances présentes.

Je pourrai d'autant mieux vous répondre que je suis du nombre des personnes ayant découvert l'imposture de ce prétendu médium à matérialisations; mais, auparavant, laissez-moi vous remercier d'avoir confiance dans ma sincérité, et de me comprendre avec vous parmi les expérimentateurs qui ne cherchent, dans l'étude des phénomènes, que la vérité, et n'ont aucune fausse honte à reconnaître qu'ils se sont, ou ont été trompés, lorsqu'au cours de leurs expériences ils aperçoivent l'erreur, ou la supercherie : si je vous dis cela, c'est parce que j'ai été presque qualifié d'halluciné et de « traître à la cause » par certains spirites de notre connaissance, lorsque je leur ai fait savoir que l'homme habile qu'ils soutenaient était définitivement démasqué.

Voici ce que j'ai vu et ce que je sais :

Vous n'ignorez pas que Mme Émile Noeggerath m'avait prié de prendre la direction des séances données dans le salon de notre chère et regrettée Bonne-Maman, et, qu'en cette qualité, et avant l'arrivée de M. Miller, j'avais convoqué, 22, rue Milton, les principaux chefs de groupes et directeurs de revues spiritualistes et spirites, ainsi que certaines personnalités appartenant à la presse et au monde médical, à l'effet d'arrêter par avance les conditions du contrôle à exercer; ce contrôle devait être aussi rigoureux que possible, et satisfaire les exigences d'une expérimentation scientifique et spirite tout à la fois.

Un règlement fut établi par cette commission, et ma responsabilité personnelle se trouva dégagée du même coup, car mon rôle de directeur devait se borner, dès lors, à faire respecter l'expression d'une volonté collective, et non pas à essayer d'imposer mes propres idées.

Comme j'étais en excellents termes avec M. Miller — je devais le voir à la gare à son arrivée à Paris — je fus chargé de lui souhaiter la bienvenue au nom de la commission, de l'assurer de la sympathie de tous les groupes, de lui demander des séances pour la « Société des études psychiques » et le « Cercle Allan Kardec », enfin, et c'était la partie la plus délicate de ma mission, le persuader de donner des séances payées et contrôlées.

Vous savez qu'il refusa absolument de recevoir la plus minime rétribution et que je n'obtins la promesse d'une unique séance de contrôle qu'avec la plus grande difficulté; mais nous étions fermement décidés, Mme Émile Noeggerath et moi, à ne pas le recevoir, s'il ne prenait l'engagement formel de nous donner cette séance. Je dois ajouter qu'au cours de mes nombreux

entretiens avec lui, à ce sujet, et devant mes pressantes sollicitations, il m'a tenu un langage étrange, véritablement incompatible avec sa prétendue médiumnité et les opinions qu'il semble afficher : « Je me moque pas mal, disait-il, du spiritisme et des spirites ; tout ce monde-là m'ennuie, et en Amérique je l'ai envoyé promener depuis longtemps ; vos groupes je ne les connais pas, je n'ai pas besoin de me déranger pour eux ; quant au contrôle je n'en veux pas, et, si l'on n'a pas confiance en moi, je ne donnerai pas de séances, voilà tout ! » M. Letort, à qui j'ai fait part de cette singulière manière de s'exprimer, m'a affirmé lui avoir entendu tenir également les mêmes propos. Enfin M. Miller n'a cédé devant mes objurgations, que parce qu'il désirait, m'a-t-il dit, faire plaisir aux amis de Bonne-Maman, en souvenir de notre vénérée doyenne.

Notre première séance eut lieu le 23 juin 1908.

Je parlerai peu de cette soirée, car j'étais très mal placé pour observer : La chaise que je devais occuper se trouvait, paraît-il, trop près du cabinet et je fus prié par le soi-disant guide du médium, la négresse Betsy, de quitter cette place et d'aller me mettre beaucoup plus loin ; je n'ai pas protesté, et suis allé m'asseoir par terre aux pieds du premier rang des invités, ne voulant pas les gêner en m'installant devant eux: ma belle docilité me valut de la part de la négresse cette aimable déclaration : « Betsy aime beaucoup le gentleman ! » à quoi Gabriel Delanne ayant spirituellement ajouté : « Oui, mais... de loin ! » toute l'assistance fut mise en joie. Je fus surpris de la méfiance dont j'étais l'objet, et cela m'engagea à redoubler d'attention, mais je me trouvais vraiment trop loin du cabinet pour me rendre compte des phénomènes, malgré ma vue excellente.

Je ne puis donc rien dire de cette séance, sinon qu'il me fut tout à fait impossible de la diriger : la charmante Betsy fit changer plusieurs fois de place les assistants au cours de la soirée ; le plus beau désordre ne cessa de régner dans le salon ; tout le monde parlait à la fois ; on plaisantait ; on riait ; il n'y avait pas moyen de faire observer le silence ; j'en pris philosophiquement mon parti, puisque tout le monde était content, mais je rapportai de cette réunion une grande impression de tristesse, car je trouvais que la majesté des choses de l'Au-Delà s'alliait mal avec ce manque d'élévation d'âme, ce désordre, ce tapage et ces chants grotesques ; je fus aussi très étonné de la facilité avec laquelle ces extraordinaires phénomènes étaient obtenus et de leur profusion.

La séance de contrôle fut donnée deux jours après, le 25 juin 1908, mais je ne figurai pas parmi les contrôleurs.

J'occupais la quatrième place, face à la tente, à droite, et mes observations furent les suivantes : jamais les apparitions ne sortaient complètement en dehors du cabinet, et toutes, quand elles s'avançaient vers l'assistance, te-

naient un des rideaux noirs de la tente accompagnant leurs mouvements en avant; toutes avaient un aspect matériel très accentué, leurs contours étaient nets, rien de léger ni de vaporeux; le parquet criait fortement sous leurs pas quand elles se déplaçaient; il était impossible, en outre, de distinguer leurs visages, complètement ou partiellement recouverts d'un voile blanc ; enfin le contraste de cette séance et de la précédente était frappant : le médium rentrait directement dans le cabinet ; cette fois le matériel n'était pas compliqué, une étoffe blanche suffisait, tous les fantômes portaient le même costume ; pas d'apparitions triples ni quadruples ; point de phénomènes lumineux ; les formes se succédaient sans interruption et les chants devenaient inutiles.

Malgré tout je me crus convaincu par cette expérience : un contrôle sévère avait été exercé par des personnes honorables et dignes de foi, je n'avais qu'à m'incliner devant leurs déclarations.

Mais ma conviction fut fortement ébranlée après la troisième séance.

Celle-ci eut lieu le 8 juillet 1908 ; j'occupais la première place, face à la tente, à gauche ; j'étais donc assez près du cabinet. Au moment où les quatre apparitions à bandeaux lumineux se montrèrent en même temps, comme les personnes se trouvant derrière moi se plaignaient de ne rien voir, je fus prié d'écarter le rideau noir, puis, quand tout le monde eut bien vu et manifesté son admiration, les quatre apparitions nous dirent « Bonsoir », je fus invité à retirer ma main et les rideaux retombèrent, tirés de l'intérieur ; mais ils retombèrent mal, et par un entrebâillement mes yeux purent plonger dans le cabinet. Ce que je vis m'édifia : trois bandeaux lumineux étaient plaqués contre le mur, leur intensité lumineuse était beaucoup plus grande que lorsque les formes s'étaient montrées à la demi-lumière, et je pouvais nettement distinguer, de chaque côté et autour d'eux, des mousselines qui pendaient : trois fantômes sur quatre n'étaient donc que des pantins !

Sur le moment je ne pus m'empêcher de dire tout haut : « Je vois encore les bandeaux briller dans l'intérieur de la tente » ; aussitôt une main preste ferma le rideau entr'ouvert et je ne vis plus rien : j'aurais mieux fait de me taire.

Ce que j'avais vu me rendit perplexe, mais ma perplexité faillit se changer en une douce hilarité, lorsqu'après la merveilleuse apparition de « Mother Sadie », dont la belle robe blanche était barrée de plusieurs raies lumineuses, la glorieuse « Jeanne d'Arc » nous apparut, avec le même costume exactement que « Mother Sadie », mais malheureusement avec les raies de travers : la pauvre « Jeanne » avait mal agrafé sa jupe !

Cela tout le monde a pu le constater comme moi.

A partir de ce moment je ne crus plus qu'à moitié aux phénomènes produits.

Mais à la quatrième séance, qui fut donnée le 11 juillet 1908, j'acquis

la certitude que notre médium à matérialisations n'était qu'un imposteur.

Ce soir-là j'occupais enfin la place que j'avais toujours désirée : la première, face à la tente, à droite, et la négresse, heureusement ne se méfiant plus de moi, ne me fit pas déguerpir.

Placé de cette façon, la lampe se trouvant dans le petit salon à ma gauche, je pouvais voir toutes les apparitions éclairées de côté, ou interposées entre mes yeux et la lumière, suivant que je me penchais à gauche ou à droite, et, comme je me tenais tout près des rideaux, rien ne pouvait m'échapper.

Aussi, quand on annonça le phénomène classique de la matérialisation en dehors du cabinet, c'est-à-dire qu'une boule de fluides descendait du plafond, oscillait légèrement pour venir jusqu'à terre, ensuite grandissait, puis devenait une forme humaine qui, tout à coup complètement matérialisée, se présentait à nos yeux écarquillés, je n'eus qu'à pencher légèrement la tête à droite pour voir que cette masse nuageuse n'était que de la mousseline tenue par un bras noir qui sortait des rideaux, la balançait et l'accompagnait jusqu'au sol ; je vis ensuite les rideaux noirs se soulever, une tête se glisser sous la mousseline, puis le corps appartenant à cette tête se relever doucement : quand le mouvement fut terminé les rideaux s'écartèrent brusquement et « Lily Roberts » vint nous susurrer le « Bonsoir » et le « Can you see me » traditionnels !

Mais il est plus aisé de se lever sans rien dire, que de se baisser lentement en continuant de parler, affaire de respiration sans doute, car lorsque « Lily Roberts » reprit en sens inverse le chemin par lequel elle était venue, l'apparition, ayant voulu nous dire encore une fois « Good bye », quand seule sa tête émergeait du plancher dans lequel elle semblait s'enfoncer, ne put s'empêcher, à bout de souffle, de respirer à deux reprises différentes; j'ai l'ouïe très fine, j'ai parfaitement entendu les deux inspirations ; cela peut paraître surprenant que j'affirme avoir entendu respirer une tête qui n'a plus de corps: cela ne l'est plus, si j'ajoute qu'elle en avait un, car je le voyais se profiler sous les rideaux à l'intérieur du cabinet.

Je ne pouvais plus douter : M. Miller se moquait de nous !

Je ne vous parlerai pas de la discussion burlesque que j'eus avec le soi-disant fantôme du Dr Benton, qui voulait nous soutenir « qu'il n'y avait pas de lois naturelles », ni de cette lamentable fin de séance où je m'attirai, par mes réflexions, les protestations indignées de plusieurs assistants. Dans tous les cas j'étais sûr d'avoir affaire à un illusionniste, et il ne me paraissait pas de taille à jouer les rôles de philosophe.

Vous savez que je ne fus pas seul à m'apercevoir de la mystification dont nous étions victimes, puisque, pendant cette séance, Mlle Noeggerath vit le pantalon et le dos de M. Miller, ainsi que les manches de sa chemise relevées au-dessus des coudes, pendant les évolutions de « Lily Roberts ».

Je n'ai pas empoigné le médium, et ne l'ai pas démasqué publiquement, pour plusieurs raisons : d'abord j'avais pris l'engagement d'observer le règlement ; ensuite je trouvais dangereux de me laisser aller sans réflexion à un mouvement de violence ; enfin j'étais sûr évidemment que M. Miller fraudait, mais je ne pouvais pas affirmer qu'il fraudait toujours.

Aussi, quand Mlle Noeggerath vint, toute bouleversée, à la fin de la soirée me raconter ce qu'elle avait vu, je la consolai de mon mieux mais lui cachai ce que je savais. J'avais du reste l'intention de confondre M. Miller en le fouillant pendant que nous souperions — nous soupions en effet toujours avec lui après nos réunions — mais il se méfia du coup, et, contrairement à ses habitudes, il refusa de souper et partit précipitamment après la séance, prétextant que des amis l'attendaient.

Nous étions joués jusqu'au bout.

Le jour suivant j'allai voir Mme et Mlle Noeggerath ; il fut décidé entre nous que nous exigerions du médium une nouvelle séance de contrôle pour sa réhabilitation, et Mlle Noeggerath lui écrivit à cet effet, pour le prier de passer rue Milton le lendemain matin.

Il fut exact au rendez-vous et Mlle Noeggerath le reçut avec moi. Mais l'entrevue ne dura pas longtemps, car dès que Mlle Noeggerath lui eut fait comprendre qu'elle l'avait vu tricher, et qu'elle exigeait de lui la réparation de la comédie qu'il avait jouée dans le salon de sa grand'mère, il se leva, saisit bien vite son chapeau, nous dit : « Qu'il en avait assez et tant pis pour nous si nous n'avions pas confiance, bonsoir ! » il pirouetta sur ses talons et gagna l'antichambre, là il embrassa la fidèle servante de Bonne-Maman, tout ahurie, en lui disant : « Adieu, Anna, vous ne me reverrez plus jamais », puis il ouvrit la porte, s'élança dans l'escalier, et j'eus tout juste le temps de lui crier : « Bon voyage ! » avant qu'il ne disparût.

Depuis je n'ai jamais revu M. Miller.

Comme la séance de contrôle paraissait concluante, malgré tout, et que je ne me reconnaissais pas le droit de la déclarer nulle, avant d'avoir surpris un oubli, ou une négligence de la part des contrôleurs, ayant permis au médium de dissimuler, ou de se procurer d'une façon quelconque, un voile de mousseline indispensable pour simuler les apparitions, je recueillis de bonne foi les signatures de la plupart des personnes ayant assisté à cette soirée ; mais, par contre, je crus de mon devoir de prévenir immédiatement des fraudes surprises les chefs de groupe et directeurs de revues spiritualistes et spirites, pour leur gouverne, et, à ce sujet, je rendis moi-même visite à MM. Charles Blech, Gaston Méry, César de Vesme, Beaudelot, Léopold Dauvil, Camille Chaigneau, Paul Leymarie, Chartier, M. et Mme Letort, Dr Chazarain, etc., etc... et, à leur retour de la campagne, Gabriel Delanne et Papus.

Je dois avouer qu'après toutes ces démarches j'ai été quelque peu étonné d'apprendre que M. Miller, de retour à Paris, avait donné des séries de séances, dans le milieu spirite, sans avoir jamais été contrôlé !

La crédulité peut n'avoir pas de limites, cela est évident, mais expérimenter de la sorte quand on a été prévenu, cela se passe de commentaires!

Voilà tout ce que « j'ai vu » et tout ce que « je sais ».

Quant à vous dire ce que « je crois », cela nous entraînerait trop loin, car c'est une véritable profession de foi qu'il me faudrait vous faire, et ma lettre est déjà bien longue.

Permettez-moi donc d'abréger et de vous répondre simplement :

D'abord que la séance de contrôle du 25 juin 1908 n'a plus aucune valeur pour moi depuis que j'ai appris que le médium n'avait pas été visité médicalement par les contrôleurs ;

Ensuite, qu'après avoir étudié la question, je ne peux plus croire aux matérialisations, et j'ai eu grand tort de me laisser prendre, sans réfléchir, à tout ce que des gens, sans doute de bonne foi, ont écrit ou raconté relativement à ces phénomènes et à des expériences faites sans aucun contrôle scientifique, ou avec des contrôles insuffisants;

Enfin que j'ai refusé de donner à M. Miller, malgré les instances de Papus et de M. Letort qui me l'ont réclamé de sa part, le procès-verbal de la séance de contrôle revêtu des signatures des assistants, ne sachant quel usage ce Monsieur pourrait bien faire des attestations des gens honorables qu'il a habilement trompés.

Et maintenant, cher Monsieur et ami, usez de cette lettre comme il vous plaira ; je ne vous demanderai qu'une chose, si vous avez l'intention de la livrer au public : c'est de la publier intégralement.

Je vous envoie une bien cordiale et fraternelle poignée de mains.

PABLO.

Paris, 5 mars 1909.

Compte Rendu des observations de Madame Marie Bertels née Noeggerath dans la séance du 11 juillet 1908 avec le médium Miller

Dans la séance du 11 juillet 1908, 22, rue Milton, j'étais placée sur la deuxième chaise du côté gauche de la tente, les genoux à une petite distance des rideaux. J'avais la lumière dans le dos et je voyais les phénomènes se dessiner sur un fond obscur.

Avant la séance j'avais proposé à Miller de passer des demi-manches en satin blanc sur sa jaquette, de façon à former des bandes claires qui permettraient de contrôler ses bras, sans nullement le gêner pendant « la pre-

mière partie » de la séance. Miller parut fort ennuyé et dit qu'il demanderait à Betsy (son contrôle).

Il n'y eut pas de première partie dans cette séance.

Première apparition.

Miller est entré dans la tente. La boule blanche apparaît en dehors du cabinet, elle descend en flottant de droite à gauche. Quand elle a presque touché terre, je m'aperçois que le rideau noir suit ce mouvement et que la boule est en contact avec quelque chose à l'intérieur du cabinet par une fente des rideaux. La boule grandit, monte et se transforme en un voile d'un léger tissu blanc. Mais, à l'instant où ce grandissement qui paraît organique succède à cette première phase de la boule ronde par terre, je saisis le mouvement brusque de quelqu'un d'agenouillé qui se lève et, caché en partie par les rideaux, se redresse sous le voile qui s'allonge.

Arrivé à hauteur d'homme, le grandissement s'arrête, l'apparition se nomme : Lily Roberts. Je suis frappée par l'intonation de la voix qui est tellement basse qu'on peut à peine l'entendre. Elle dit, en agitant les avant-bras : « Can you see my hands ? »

Le bras droit découvert est par trop bien matérialisé et les muscles à l'intérieur du coude me semblent trop forts pour appartenir à un être féminin. Suivant la ligne, je vois qu'il est nu jusqu'à l'épaule où une étoffe d'un autre blanc que le voile, repliée plusieurs fois, accentue mes soupçons. Sous le voile, je distingue une partie supérieure assez claire et une partie inférieure plus foncée.

L'apparition s'avance et lâche le rideau noir qu'elle avait retenu par les coudes. Elle s'incline vers les spectateurs ; le voile tombe en avant et rend plus nette pour ceux qui se trouvent en face l'impression d'une « forme » mince et fluette. Pour moi qui suis de côté, ce mouvement avait complètement découvert le corps de Miller.

Je le vois devant moi en chemise blanche et pantalon foncé sans jaquette ni gilet, les bras nus, les manches retroussées aux épaules, la tête cachée sous le voile.

Quelqu'un dit : « Voyez-vous, la forme en s'effondrant touche presque terre et on entend encore sa voix ! »

Je vois le mouvement de quelque chose qui entraîne les derniers bouts de voile sous les rideaux.

Deuxième apparition.

La forme qui se nomme Benton sort de la tente. Elle est habillée d'une sorte de burnous d'étoffe très fine. Une barbe qui me paraît fausse et très maladroitement placée, couvre la moitié du visage ; elle se tourne vers moi.

Je vois à travers le burnous, qui n'est pas très bien fermé par devant à peu près dans toute leur hauteur une chemise et des pantalons.

Troisième apparition.

Une apparition qui se nomme Betsy passe la tête à travers une fente des rideaux. Je ne puis distinguer les traits de la physionomie. Elle est coiffée d'un fichu d'une blancheur de toile, plié en triangle, la pointe en avant, comme en portent les paysannes et je distingue nettement les cheveux foncés et l'arrière-tête de Miller qui ne sont pas couverts.

Quelques moments après, la séance finie, le médium sort de la tente, passant la main sur ses yeux et sa tête et je crois voir qu'il en ôte le mouchoir, — le bonnet de Betsy.

Après cette séance Miller avait les traits normaux et point du tout fatigués, comme après d'autres séances et il refusait de passer la soirée avec nous comme de coutume. Me voyant très froide à son départ, il comprit et eut l'audace de me dire « Be a good girl (1) ! ».

Je sais que dans cette séance je n'aurais eu qu'à mettre la main sur Miller pour l'attraper en flagrant délit de fraude préméditée, et je me suis cramponnée à ma chaise pour ne pas le faire.

On se demandera comment j'ai pu hésiter? J'avais toujours foi dans ses facultés et le croyais sujet à la maladie presque typique des médiums qui consiste à frauder quand la fatigue ou le surmenage ont épuisé leurs forces. Je sentais qu'il était de mon devoir de le dévoiler et de lui montrer qu'on n'était pas dupe. Mais j'avais signé le règlement et je ne pouvais pas — moi — dans ce salon — violer les enseignements de Bonne Maman qui avait toujours défendu absolument de toucher, sans y être sollicité, à une apparition, connaissant les dangers qu'un pareil procédé pouvait créer pour un médium véritablement entrancé. Je me concentrai donc dans l'observation des détails, et, comprenant que le directeur de la séance avait vu comme moi, je consentis tacitement à une exécution sans scandale. Nous écrivîmes immédiatement à Miller pour lui demander une entrevue. Il s'indigna devant notre proposition de se réhabiliter dans une séance intime de contrôle. Il nous quitta brusquement, en refusant toute explication et sans même exiger les détails de mes observations.

Cependant cette fuite n'est pas une preuve contre sa médiumnité, pas plus que l'acceptation ou la non-acceptation d'argent. C'est là une question de qualités morales et non médianimiques. La séance de contrôle reste inexpliquée.

Pour les autres séances, je ne puis préciser mes observations sur certains phénomènes fort douteux, ayant été mal placée. Il est certain que Miller n'y

(1) Phrase consacrée en Angleterre pour recommander aux enfants d'être bien sages.

a pas fraudé aussi ouvertement : il aurait été démasqué depuis longtemps.

Dans la séance en question pour la première fois il avait demandé de brûler de l'encens pour faciliter les phénomènes.

Signé : MARIE BERTELS
née Noeggerath.

LETTRE OUVERTE

Monsieur,

En vain j'ai réclamé à la poste le numéro de la *Revue Spirite* paru en février, il ne m'est jamais parvenu. Je ne puis donc, ainsi que j'en avais l'intention, répondre à M. Léon Denis, n'ayant pas lu son article ; mais je ne puis laisser passer en silence la lettre de Mme Claire Galichon. Parmi les vingt-cinq séances de Miller auxquelles j'ai assisté était celle de Mme la Baronne D. Je prends donc sous mon entière responsabilité d'affirmer que la relation faite à Mme Galichon par son neveu est absolument de parti pris. Quant à ce jeune homme, ce n'est ni son grand âge, ni sa profonde expérience des choses psychiques qui peuvent me démontrer que je me suis trompée.

Je reconnais le brillant talent d'écrivain de Mme Claire Galichon ; mais cette supériorité ne peut détruire ce fait : j'ai vu les séances de Miller et elle pas. Et je m'étonne que vu la personnalité que vous voulez bien lui reconnaître dans la *Revue Spirite* elle critique ainsi une chose qu'elle n'a pu juger par elle-même. Quant à M. Léon Denis je ne puis que répéter ici la phrase que je lui ai écrite : « Jésus lui-même a été tenté ; l'Esprit du mal choisit bien ses victimes. »

Vu mon indépendance qui j'espère est connue de quelques spirites je défendrai Miller envers et contre tous, d'abord parce que je crois aux phénomènes qu'il a produits et ensuite parce qu'il me répugne d'accuser un absent.

Je compte, Monsieur, sur votre impartialité pour faire insérer cette lettre dans votre journal et vous prie de croire à mes sentiments bien fraternels.

MARIE DE VALPINÇON.

Monte Carlo, 5. 3. 9.

NOTE DE LA RÉDACTION

Nos lecteurs ont pu voir d'après les articles publiés dans la *Revue Spirite*, que nous avons fait preuve de la plus grande impartialité, en laissant chacun exprimer son opinion et employer l'arme qui lui convenait dans l' « *affaire Miller* ».

Nous espérons que cette question est liquidée maintenant et nous n'y reviendrons plus dans la *Revue*.

Si le médium redonne encore des séances parmi nous, après ce qui s'est passé, nous souhaitons qu'il puisse satisfaire la critique.

POUR LE LIBRE ARBITRE

C'est une thèse bien dangereuse que celle qui nie le libre arbitre. Quelles que soient ma sympathie et mon admiration pour le spiritisme chrétien de M. Valabrègue, je ne puis m'empêcher de relever sa négation du libre arbitre, car cette négation briserait le ressort de l'humanité, en affirmant l'inutilité de la volonté.

Je crois au libre arbitre parce que je crois que j'ai choisi moi-même tous les éléments qui constituent mon être physique et moral. Et c'est la thèse que je vais essayer de développer.

La Volonté est une force qui ne s'analyse pas, elle se constate. Si nous regardons avec les yeux de l'esprit nous verrons, dans le *moi*, un être qui ne fait qu'un avec sa volonté ; et, dans les autres, des entités, semblables à *moi*, douées, comme moi, de volonté et de sensation.

Nos sensations viennent du plan physique ; mais, en nous-mêmes, nous ne connaissons pas la sensation physique ; nous ne connaissons, et ne pouvons connaître, que nos interprétations mentales. Tous les physiologistes reconnaîtront qu'il n'y a pas, pour nous, de perceptions directes ; l'œil ne voit pas, l'oreille n'entend pas ; mais nous interprétons, dans le sens de notre libre arbitre, les perceptions venant du dehors.

Cette interprétation est libre et, ne le fût-elle pas, que le libre arbitre subsisterait encore, dans la réponse que la Volonté serait libre de faire, à ces interprétations.

L'objection de M. Valabrègue est toute matérielle ; mais, si nous nous regardons vivre sur le plan mental, nous reconnaîtrons qu'on peut faire de nous des esclaves et que, dans l'esclavage, on peut être héroïque ou lâche. Là est la liberté.

Le spiritisme prouve que l'on prédit l'avenir. Alors, dit-on, comment pouvez-vous croire au libre arbitre !!

Mais, tout simplement, parce que si on peut me prédire une ruine prochaine, je reste convaincu que je suis libre de supporter courageusement la pauvreté ; si je suis contraint de me soumettre à un patron, je suis libre de le servir plus ou moins fidèlement. On ne remarque pas assez que les évé-

nements ne sont qu'un objet qui s'interpose, entre les contingences de ce monde et notre vie mentale.

Mais ces forces physiques et morales qui me seront utiles pour pencher ma détermination du côté du bien, je les ai choisies moi-même, en vertu de mon libre arbitre.

C'est ce que je vais essayer d'expliquer.

Le *moi*, nous venons de le dire, se confond avec la volonté. Le corps humain est une association d'êtres qui ne sont pas *moi*, mais qui sont en relation avec moi parce que je les ai admis dans mon organisme.

Entre moi et eux, il n'y a qu'un rapport télépathique ; c'est sur cette colonie que nous régnons en maître, parce que ces petits êtres ont *de l'âme*. Ce sont de petits messagers qui ont associé volontairement leur existence à la nôtre et dont l'obéissance est parfaite.

Si nous recherchons les origines de cette organisation corporelle, nous verrons que c'est notre propre volonté qui a groupé autour d'elle cette multitude d'êtres ; et nous verrons encore que cette association est nécessairement antérieure à notre naissance. D'ailleurs la répétition, dans un même ordre successif, de formes antérieurement réalisées par la vie animale atteste la survivance psychique, et le recommencement d'un organe nouveau par un ouvrier ancien.

Derrière tout organe se cache une âme, c'est-à-dire une volonté. Au-dessous du règne animal, nous voyons les plantes affirmer leur volonté et modifier leurs organismes. Le lierre arrivé au sommet change sa vie ; il change de forme, il ramifie. La plante grimpante prend la direction de son choix et s'allonge vers le tuteur qu'elle désire atteindre.

Tout est un être et, au sommet de tout être, apparaît la cause qui l'a constitué, la Volonté.

C'est ainsi que l'homme s'est constitué dans un organisme dont l'origine remonte au commencement des siècles.

Hæckel constate que ce travail d'incorporation a commencé à l'ancêtre monocellulaire mais, dans son système, il ne reconnaît pas d'entités, il ne connaît que des fonctions.

Cependant les animaux mêmes sont des entités ; ils ont de l'âme et de l'intelligence, ce qui leur manque c'est le souffle de vie ; c'est-à-dire l'entité spirituelle qui n'appartient qu'à l'homme, laquelle est greffée sur la vie animale qui lui a préparé les voies organiques.

C'est-à-dire que les âmes animales ayant organisé la matière, l'entité spirituelle de l'homme exerce une puissance de suggestion sur le corps animal. Cela n'empêche point l'entité *homme* de participer de la vie de l'au-delà, à laquelle il appartient, télépathiquement.

La vie apparaît ainsi comme un phénomène télépathique universel qui rend compte des relations de l'âme et du corps.

L'être est centrifuge et centripète. Il donne et il reçoit ; il suggestionne et il est suggestionné ; il veut et il sent, il accepte et il refuse.

Accepter ou refuser, voilà la liberté! Il n'y a pas d'autres causes de mouvement dans la vie universelle. Notre libre arbitre nous permet toujours d'accepter ou de refuser la suggestion du bien ou du mal. C'est d'après cette détermination que nous nous sommes constitués physiquement et moralement, dans le corps animal que nous habitons depuis le début de la création.

Ce qui est actuellement réalisé, ma personne actuelle, n'est pas autre chose que la somme d'âmes vivantes, aimantées par moi, au cours d'une très ancienne existence.

Les êtres ont pu s'éveiller à la sensation dans l'omniprésence d'une énergie partout agissante. Cette fraction de l'énergie, dès qu'elle se sent elle-même, devient une volonté individuelle.

Le premier être matérialisé fut une volonté infiniment faible, sans antécédents, sans mémoire, c'est-à-dire parfaitement ignorante. La vie physique est cette réaction consciente qui paraît sortir de l'inconscient après avoir touché le point mort de l'inerte.

Voilà donc un individu qui commence par un effort infime, l'être unicellulaire dirige ses efforts au hasard ; mais, dès que certaines sensations ont enrichi sa mémoire, il se détermine à créer des organes dans le sens qui paraît le plus convenable à son libre arbitre. La volonté construit l'organe et nous suivons ses progrès.

Une volonté, de même nature que celle que nous sentons en nous, s'efforçait déjà dans les organisations des vies atomiques, cet effort a créé des progrès ininterrompus ; l'être survivant a maintenu ces progrès par dessus les morts partielles et, finalement, l'homme est apparu dans un corps semblable à celui des bêtes. Cette similitude est clairement exprimée dans la Bible, lorsque Dieu donne, à la première créature, une peau de bête pour se vêtir.

La doctrine de Darwin explique certaines modifications mais elle n'explique pas le progrès. Il n'y aurait pas de progrès survivant à une mort absolue des individus, et, pour qu'une faculté acquise, dans une incorporation quelconque, se perpétue dans les vies suivantes, il faut en revenir à la pensée de Leibniz, les animaux ne meurent pas entièrement.

Ainsi la vie ne s'éteint jamais ; tout a progressé parce que tout a survécu. C'est la persistance de l'être qui permet la reconstitution des organes dans les vies suivantes. L'*arcella vulgaris*, simple petite boule de protoplasma, est un être qui télépathise déjà dans le rayon d'une petite portion d'âme qu'il suggestionne. Il s'engraisse de ce qu'il accepte et de ce qu'il s'assi-

mile ; plus tard, l'être psychique se constituera de même selon des idées qu'il acceptera ou qu'il refusera, il deviendra bon ou mauvais, suivant qu'il s'assimile les suggestions du bien et du mal.

Sollicités par les mêmes sensations, les êtres ont élaboré des formes analogues ; ce sont toujours des systèmes digestifs, respiratoires, visuels, auditifs que les entités ont réalisés. Ce qui prouve qu'il y avait déjà, en elles, une âme rudimentaire qui éprouve le besoin d'être informée du milieu où elle est appelée à vivre. Un même appareil oculaire se retrouve chez l'homme et chez des animaux n'ayant, avec lui, aucune parenté.

Ainsi des formes similaires se sont constituées sans être issues les unes des autres, car il ne faut pas croire que nous descendons des formes inférieures dans le sens d'une filiation. Ce qui fausse nos conceptions, sous ce rapport, c'est l'idée de germination. Il n'y a pas de germe qui pousse au développement des êtres, c'est l'être lui-même qui sollicite le germe. Même chez l'homme la génération n'est pas ce qu'un vain peuple pense ; l'enfant n'est pas en germe dans une graine ; mais, dans le sein de la mère, une cellule semblable à la première forme organique qui apparut sur la terre, recommence une évolution qu'elle connaît depuis le commencement de la création.

La loi fondamentale d'Hæckel est que la plante, l'animal et l'homme ont leur origine dans une simple cellule, la même pour tous, laquelle s'engraisse par imbibition et prolifie en se multipliant par 2, 4, 8, 16... etc. Ce moyen de croissance rejette bien loin l'idée du vulgaire, et nous oblige à concevoir une force vitalisante, distincte de la substance et opérante en elle.

Nous ne connaissons pas d'autre cause du mouvement qui est en nous, que celle que nous y sentons : la volonté. C'est de cette force consciente que dérive l'organisme. La machine qui crée son propre mouvement, qui suspend son action, possède un libre arbitre. Elle diffère essentiellement de cette activité mécanique qui agit nécessairement. Une machine représente bien un être qui n'aurait pas son libre arbitre ; mais aussi, elle n'a rien de cette spontanéité qui permet à l'homme de différer son mouvement jusqu'au moment précis où il dira : — Je veux !

Le grand excitateur cosmique veut continuellement ; il s'oppose à ce que dorme d'un éternel sommeil aucun élément, il involue dans tous les univers. Secoués, galvanisés par cette cause éternelle, les pâles atômes s'organisent dès qu'ils rencontrent une possibilité d'être. Ils deviennent aussitôt des forces individualisées, une volonté qui sent et qui veut, mais qui tâtonne parce qu'elle est ignorante.

Avec la mémoire, les déterminations futures visent un but meilleur, l'être simple veut s'accroître il devient pluri-cellulaire, c'est une simple agglomération — c'est l'homogénéité des espèces élémentaires. — Plus tard, le

libre arbitre mettant à profit une connaissance meilleure, la mémoire étant née, ces êtres inventeront des organes nouveaux — c'est le commencement de l'hétérogénéité progressive.

Ce qui se forme dans le sein de la femme n'est qu'un petit animal dont une âme humaine viendra prendre possession, lorsque le premier aura besoin de sa puissance directrice. Lorsqu'on demande : — pourquoi l'homme, s'il construit ses organes n'en a pas connaissance ? — On peut répondre : — C'est parce que les âmes animales qu'il suggestionne sont parfaitement autonomes et que, dans leurs formations respectives, elles ont agi spontanément.

La vie n'est qu'un phénomène psychique, le travail d'une âme qui s'incorpore est une réincarnation. L'âme inférieure tâtonne dans la matière, l'âme supérieure est une force d'induction qui opère dans l'âme animale. Une quantité d'âmes cellulaires ont collaboré à la construction de l'édifice humain, mais l'homme dirige ces petits ouvriers suivant ses déterminations personnelles ; ainsi il expérimente sans cesse et, comme les événements l'éclairent, forcément il progresse.

Le moi actuel agit sur ce domaine, qui n'est que la somme des âmes vivantes qu'il a su aimanter au cours d'une très longue existence. Toute sensation peut se représenter devant la mémoire, parce que toute pensée est un être incorporé dans la cellule qui le représente. Toutes nos connaissances sont des associations d'idées incarnées en nous, incarnées dans un corps que nous avons modelé au gré de nos suggestions.

L'histoire de l'évolution des êtres nous apparaît sous l'image d'une condensation matérielle autour d'une entité fluidique, subsistant par delà la mort, et se recommençant toujours avec un peu plus d'expérience acquise. Notre organisme représente la synthèse de tout ce qui nous a précédé.

Alors tout s'explique. Il n'y a pas d'homme préformé dans une semence. Il n'y a dans le sein des mères que des âmes élémentaires reprenant pour la millième fois l'usage d'une fonction à laquelle chacune a été entraînée. Seulement toute la masse de la substance animale s'organise rapidement, parce que cette répartition du travail, que la primitive cellule n'avait pu réaliser et hiérarchiser qu'avec le concours inlassable des siècles, s'effectue aujourd'hui, dans un milieu plus propice — le sein de la mère — en un temps très court. En effet le chemin est frayé, il n'y a plus à tâtonner, l'être qui se recommence si souvent, se répète de plus en plus vite.

Nous retrouvons incontestablement dans les organes inférieurs les deux éléments constitutifs des âmes, la sensation et l'effort, et le corps, ainsi constitué est l'obstacle permanent qui existe entre le monde sensible et nous-mêmes qui appartenons à un autre plan. Les petites âmes constituant notre domaine psychique forment l'élément constitutif de notre corps organique, c'est la limite ordinaire que nous ne pouvons pas franchir ; normale-

ment du moins. C'est grâce à ces âmes depuis longtemps informées que nous pouvons entrer en correspondance avec la matière. Celui qui comprend ce rapport comprend l'âme humaine dans son association avec ses organes inférieurs, et dans ses modes de correspondance avec l'au-delà.

Il y a dans notre organisme des milliards d'animules qui résument de très ointaines existences. Leur association, c'est la peau de bête qui constitue notre vêtement.

Comme conclusion je crois que ceci doit éclairer cela ; que l'évolution animale doit nous aider à concevoir, sous une forme semblable, l'évolution spirituelle. Les aptitudes survivent aux destructions cellulaires, les suggestions répétées finissent par s'incarner en nous ; chaque parcelle d'idée passant sous le feu de la volonté est retenue ou dédaignée par le centre attractif; ainsi notre sphère psychique est susceptible de s'accroître ou de prolifier. Les inspirations bonnes ou mauvaises sont, par notre consentement, soudées à notre organisme, elles détermineront la qualité bonne ou mauvaise de notre sens moral ou intellectuel, nous serons toujours modifiables.

L'homme change de nature au gré de ses efforts. A cinquante ans il n'a plus rien de ce qui constitua le petit animal vicieux et cruel qu'il fut peut-être autrefois. Il peut avoir complètement retourné sa volonté, redressé ses erreurs, avoir acquis des connaissances toutes neuves, il n'en reste pas moins lui-même. Si avec cela il a renouvelé soixante fois peut-être sa substance, son corps physique, rien ne reste de lui; il constitue une somme, matérielle et psychique, entièrement nouvelle ; c'est pour cela que la vie lui a été donnée ; et malgré cela, il aura toujours eu conscience d'avoir été lui-même; tellement est impérissable la force centrale qui constitue le *moi*.

L'unité dont nous avons le sentiment n'est donc pas une intuition trompeuse.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le chemin parcouru par les espèces animales, nous n'avons plus qu'à nous demander quelle place l'homme occupe dans l'évolution générale, et nous n'aurons pas de peine à nous persuader qu'il n'a pas encore atteint les plus hauts sommets de la perfection.

L'homme représente le point critique, le tournant des évolutions où le progrès change de plan. De matérielle qu'elle était, l'évolution va devenir morale, ou intellectuelle. Ce n'est plus le sang qui a besoin d'entretenir la circulation du principe animal, ce n'est plus seulement l'oxygène qui aura besoin de vivifier nos organes, désormais ces fonctions, apprises par cœur, s'accompliront d'elles-mêmes. C'est le sentiment qui a besoin d'exalter notre vie, ce sont les idées qui vont nourrir notre intellect, c'est le corps social qui a besoin de s'organiser et pour cela nous avons eu besoin de constituer un nouvel organe transmetteur de la pensée. Ce sera le langage, corps idéal que l'homme a créé sur le modèle de son organisme. Grâce à cela nous mar-

chons à l'unification des âmes, mais nous n'y arriverons que lorsque ce progrès aura été réalisé par notre libre arbitre. Il n'y aura plus de guerres lorsque les hommes auront décidé, dans leur libre arbitre, qu'il est abominable de s'entre-déchirer ; jusqu'à ce temps l'expérience cruelle se charge de nous instruire; je ne puis pas diriger les événements, j'en suis l'esclave ; si c'est cela que l'on entend par la négation de mon libre arbitre, c'est un point de vue purement matériel, je me sens toujours libre d'affirmer ma pensée. Si je suis l'esclave de mes appétits, c'est que je n'ai pas encore appliqué ma force à les dominer ; si je n'ai pas encore rectifié d'autres erreurs, c'est que je n'ai pas encore assez vécu, pas encore assez expérimenté, nous naissons dans l'ignorance et nous ne sommes criminels qu'envers nous-mêmes. La voie est libre et nous pouvons en user selon notre libre arbitre. Si nous travaillons, nous nous instruirons ; nous serons intelligents, quand nous nous serons suffisamment cultivés par l'effort ; mais, si nous ne cultivons que notre orgueil, notre intelligence ne fera pas de progrès. Bref notre empire sur nos organes est absolu.

Tout ce qu'il est permis de dire c'est que notre liberté est limitée ; mais, ce qui enchaîne notre liberté c'est une force invisible à laquelle tout homme rend hommage, même sans la connaître, c'est la conscience !

Or notre conscience nous enseigne le libre arbitre, c'est un sentiment qui s'affirme en nous par la voie intuitive. Il s'affirme si bien que nous méprisons celui qui l'a laissé perdre, ou du moins si nous nous sommes posé pour règle de ne plus mépriser personne, nous n'en considérons pas moins la perte du libre arbitre comme une déchéance.

L'homme sans libre arbitre c'est celui qui obéit nécessairement et immédiatement au motif qui se présente ; celui qui, invariablement, entre chez le marchand de vin parce qu'il passe devant. Chez lui il n'y a pas de résistance possible, plus d'effort.

Si nous n'avions pas notre libre arbitre, le plus puissant motif d'action serait la peur, tout le monde la ressent. Cependant celui que le sentiment du devoir retient devant le danger s'appelle un brave ; l'autre, s'appelle un lâche. Dans tout cela l'exercice de mon libre arbitre m'apparaît clairement.

Évidemment si nous admettions qu'il n'y ait plus de libre arbitre, il n'y aurait plus ni brave ni lâche, et nous supprimerions le déshonneur ; mais, en même temps, nous briserions tous les ressorts de la vie et du progrès, puisque, sans le libre arbitre, il n'y a plus de raison pour faire appel à la volonté. Ce qui déterminerait nos actes serait, dans ce cas, un motif contre lequel la volonté serait impuissante.

Est-il possible que notre ami A. Valabrègue se résigne à prêcher cette doctrine ?

Lui-même prêche la nécessité de préserver nos frères du mal par l'édu-

cation... !!! De quoi l'éducation pourra-t-elle préserver des frères qui n'ont plus leur libre arbitre ?

L. CHEVREUIL.

La Science de l'Ame [1]

L'âme est-elle susceptible de faire l'objet d'une science ? Autrement dit, la psychologie peut-elle être quelque chose de plus qu'une spéculation en l'air, vide de sens, oiseuse, sans point d'appui dans le monde réel et sans utilité dans le monde social ?

Sur ce point, la plupart des savants modernes se prononcent pour la négative. D'après eux, il n'existe dans la constitution du monde organique aussi bien qu'inorganique et sans en excepter l'espèce humaine, que la matière, ses propriétés, ses attributs, ses accidents. L'âme, disent-ils, n'est qu'un produit du corps; l'esprit est une sécrétion du cerveau ; la conscience n'est qu'un épiphénomène, un simple témoin de nos actes, sans aucune influence sur nos déterminations (2).

L'âme n'ayant pas d'existence propre, il s'ensuit qu'elle ne peut faire l'objet d'une science. La psychologie n'existe pas, ou du moins elle n'est qu'une annexe de la physiologie, un chapitre, le dernier et le plus court.

Pour savoir ce que nous devons penser de cette nouvelle doctrine, il faut étudier l'homme dans sa nature et dans ses fonctions, il faut soumettre à une analyse méthodique ses facultés corporelles et spirituelles. C'est ce que s'est proposé de faire M. R. dans cette conférence.

Comme on pouvait s'y attendre ce n'est pas un tableau, mais une esquisse que l'orateur a tracée. Étudiant d'abord le corps, M. R. constate qu'il se renouvelle incessamment et que sa loi est la *Discontinuité*. On peut comparer le corps humain au vaisseau des Argonautes, dont tous les matériaux, usés par la vieillesse, avaient été remplacés et qui cependant était toujours le même vaisseau.

Passant ensuite à l'analyse de l'âme, M. R. montre que, par opposition avec le corps, sa caractéristique est la *Continuité*.

La loi de l'âme étant directement opposée à la loi du corps, il est évident qu'il n'y a pas identité de nature entre ces deux facteurs de l'être

(1) Conférence faite par M. Rouxel à la salle des Agriculteurs le 14 février 1909, sous le patronage de la Société française d'études psychiques.

(2) Un des plus zélés et ardents promoteurs et propagateurs du monisme matérialiste en France est M. Le Dantec, professeur à la Sorbonne. Voyez notamment ses deux récents ouvrages : *De l'Homme à la Science* et *Science et Conscience*.

humain, et il n'y a nulle raison de soutenir que l'âme est un produit ou une propriété du corps.

Un phénomène physiologique qui démontre bien l'autonomie de l'âme, son indépendance du corps, c'est la veille et le sommeil.

Dans l'état de veille, on peut douter si c'est le corps qui meut l'âme, ou l'âme qui meut le corps; mais dans le sommeil, le corps est inerte, les sens sont abolis et l'âme continue d'agir : elle *rêve*, elle *songe*. Elle remplit même mieux certaines fonctions que pendant la veille.

Non seulement l'âme peut agir indépendamment du corps, comme on vient de le voir, mais elle peut mouvoir le corps. C'est ce que prouve le somnambulisme naturel, état dans lequel l'âme agit automatiquement et, de plus, meut le corps, qui est endormi, inerte.

Le somnambulisme magnétique nous mène plus loin encore. Ici l'âme a son activité propre, comme dans le sommeil ; elle exerce cette activité non seulement sur elle-même, mais aussi sur le corps, comme dans le somnambulisme naturel ; de plus l'âme agit ou reçoit l'action directe d'autres âmes sans le concours des sens ; ce qui se prouve par le *rapport* qui existe entre le magnétiseur et le sujet et par la transmission de sensations, de pensées, de volontés, du magnétiseur au somnambule.

Beaucoup d'autres faits d'ordre physiologique, pathologique et psychologique, pourraient être invoqués à l'appui de cette thèse que l'âme possède une existence propre, aussi certainement pour le moins que le corps; mais on ne peut tout dire dans un si court entretien.

Résumons donc les traits essentiels de cette analyse :

1° La caractéristique du corps est la *discontinuité*. La caractéristique de l'âme est la *continuité*.

2° Dans le sommeil, le corps est inerte et l'âme reste active. Il arrive même qu'elle remplit mieux dans cet état que dans l'état de veille, sa fonction intellectuelle.

3° Dans l'état de somnambulisme naturel, non seulement l'âme agit sans le corps, mais c'est elle qui meut celui-ci. *Mens agitat molem.*

4° Dans l'état de somnambulisme magnétique, les âmes agissent directement les unes sur les autres, sans l'intermédiaire du corps ni des sens corporels.

La conclusion qui ressort de ces faits est que l'âme existe réellement, d'une existence autonome.

Aristote (cité par M. Lombroso), a dit, dans le chapitre I de son *Traité de l'âme*, que s'il existait des activités appartenant seulement à l'âme, celle-ci serait légitimement considérée comme indépendante et séparable du corps.

Puisque l'âme a son existence propre, elle peut donc faire l'objet d'une science spéciale, contrairement à ce qu'enseignent les matérialistes. Peut-

être même est-ce la physiologie qui ne serait qu'un chapitre de la psychologie.

Si l'âme est distincte du corps, elle ne suit pas nécessairement le même destin. A la mort, le corps se désagrège. Rien de surprenant : il n'a jamais fait que cela.

Mais l'âme? Si la *continuité* est la caractéristique pendant la vie terrestre, il n'y a pas de raison pour qu'elle change de loi en se séparant du corps; il y a donc tout lieu de croire que sa continuité persiste.

Il est donc *possible*, il est même très probable, très rationnel, que l'âme survive au corps.

Survit-elle réellement? La survivance peut-elle être démontrée *scientifiquement ?*

Ceci est une question de fait. C'est au spiritisme à donner la réponse. Ce qui précède n'en est que *l'Introduction.*

UN AUDITEUR

Conférence faite par Madame d'Orino au Cercle Allan-Kardec

Le vendredi 5 février 1909.

Propagation du Spiritisme

(*Suite et fin*).

Deuxième point. — Il y a trois raisons qui devraient nous engager à propager le spiritisme :

1° Parce qu'il combat le matérialisme;

2° Il amène le progrès humain, entraînant le progrès social;

3° Le spiritisme donne l'espoir et la consolation à tous.

Ce ne sont certes pas les religions qui pourront battre en brèche le matérialisme. Leur morale est parfaite, leurs enseignements très purs, mais la base est absente, elle n'existe que par la foi aveugle décidée par avance à ne pas discuter et à faire abstraction de son raisonnement. Or, à tort ou à raison, il est passé le temps de cette soumission aveugle aux pasteurs de l'Église. Passés aussi les siècles où l'on se contentait de preuves morales approximatives, et où l'on répondait à l'antagoniste, à l'ergoteur par quelques paroles mystiques, par quelques citations historiques ou évangéliques. Aujourd'hui, pour entrer en discussion, il faut posséder des arguments ayant une réelle valeur scientifique.

C'est ainsi que les travaux du colonel de Rochas ont fait déjà une trouée importante dans le monde néantiste. Il s'est mis d'accord avec les matéria-

listes en découvrant que tout est matière et qu'en dehors de celle qui tombe sous nos sens il en est une imperceptible pour l'œil humain normal et que seuls peuvent mentionner les yeux très spéciaux des médiums.

Mais en même temps il a combattu ces mêmes matérialistes dans leur idée d'anéantissement, prouvant que si le double peut exister, agir et sentir en dehors du corps matériel, c'est qu'il possède une vie particulière, et rien ne nous empêche de croire que c'est cette vie qui continue après la séparation du corps avec l'âme.

Je sais bien que le colonel de Rochas ne conclut pas encore à l'hypothèse spirite, mais ne vous semble-t-il pas qu'il est sur le chemin qui y conduit, et ne pensez-vous pas comme moi que le point de départ soit précisément ce corps fluidique découvert agissant pendant la vie et dont nous pouvons contrôler les fonctions télépathiques somnambuliques avant de conclure à celles médianimiques qu'il possède également.

En effet s'il peut, dans le somnambulisme et la télépathie, se déplacer et aller voir ce qui se passe au loin, il suffit d'un dégagement un peu plus complet ou simplement un peu différent, pour lui permettre de joindre les âmes désincarnées qui nous environnent, ou de franchir une zone qui les lui fasse retrouver dans l'au-delà, pour servir d'intermédiaire entre la terre et le monde extérieur.

Le danger actuel réside encore dans la confusion des facultés somnambuliques et médianimiques. En général ceux qui se sont occupés des travaux dont je viens de parler, ceux qui ont adopté l'idée en principe ont une tendance à tout attribuer aux fonctions inconscientes du double et à sa vie extérieure spéciale, et comme tous ceux qui se sont fait un système ils sont souvent dans l'erreur, car on ne saurait pas plus rapporter tous les phénomènes psychiques à l'inconscient que de les faire tous entrer dans la catégorie des faits spirites. Mais il me semble que la ligne de démarcation, si elle n'est pas encore établie, ne peut tarder à l'être, et qu'il suffit d'un peu de réflexion pour se convaincre de ce qui est possible ou non.

Nous avons souvent été témoins de révélations portant sur un sujet ignoré du médium et des personnes présentes, et qui nous étaient dictées par coups frappés. Or je crois qu'à moins d'un parti pris absolu il est impossible de ne pas attribuer des phénomènes semblables à l'intervention des invisibles.

C'est donc, à mon avis, par des moyens de ce genre que le matérialisme sera combattu un jour ou l'autre, car lorsque les partisans de l'animisme à outrance auront constaté la faillite de leur système dans certains cas, ils seront bien obligés d'en chercher ailleurs la cause.

Jusqu'ici leur parti pris est absolu, mais il faut être indulgent envers eux en raison de la difficulté morale et humaine que chacun éprouve à se dédire, à avouer qu'il a mal jugé, et à renoncer à un principe qui en général a été

adopté parce qu'on croit avoir étudié à fond la question et s'être arrêté à l'hypothèse satisfaisant plus complètement sa raison et ses désirs.

2° La promulgation du spiritisme doit amener également le progrès humain entraînant à sa suite le progrès social.

Toute la morale spirite repose sur la charité et l'altruisme et au lieu de vous enseigner de quelle façon on peut tourner les difficultés, et transiger avec sa conscience, nous vous disons : contentez-vous: 1° de ne pas faire le mal; 2° de faire le bien. Et ces deux axiomes, dont la simplicité fait sourire, ne sont pas déjà si faciles à mettre en pratique; si le spiritisme ajoute : faites ainsi et soyez responsables de vos actes, alors il y a lieu de réfléchir et de concevoir toute la gravité de ces deux principes.

En général nous sommes excessivement satisfaits de nous-mêmes. Il nous suffit grandement de n'être ni criminels, ni voleurs, ni méchants et nous disons : Moi je ne fais jamais de mal, et je fais le bien quand je le peux.

D'abord il faudrait savoir si nous ne faisons jamais le mal, même d'une manière inconséquente.

Je crois au contraire que pour ne jamais faire le mal, pour obéir à la loi de charité qui devrait gouverner le monde, il faudrait penser sans cesse à cette loi et nous appliquer à ne pas la transgresser par nos paroles inconséquentes, par nos critiques, nos médisances, nos rancunes, etc., etc.

Et nous pourrions déjà mettre ce précepte en action entre frères de la philosophie spiritualiste, au lieu de céder à la tentation qui porte les spirites à attaquer les occultistes et les théosophes, qui eux sont souvent portés à mépriser les spirites.

Ce besoin de critiquer son prochain me remet en mémoire une leçon donnée par un des sages de ces temps-ci, un apôtre de l'humanité.

Il recevait chez lui beaucoup de monde, riches et pauvres, qui venaient le consulter pour les maladies du corps et celles de l'âme.

Un jour une pauvre femme éplorée, s'élance dans son modeste salon, où une trentaine de personnes attendaient. Elle se précipite vers le voyant, lui criant : « Venez, venez vite, mon fils se meurt!! » Lui, levant les yeux vers cette pauvre femme, lui dit avec tristesse : « Je ne puis rien pour votre fils hélas!! » Mais celle-ci insiste, éclate en sanglots, se jette à ses pieds et le sage la relevant lui dit : « Eh bien, si vous faites un miracle, peut-être le ciel me permettra-t-il d'en faire un aussi. Voyez tous ces gens assemblés, gagnez-les à votre cause, obtenez d'eux que pendant dix minutes seulement, ils s'unissent de cœur avec vous, sans une parole ni une pensée mauvaise pour leur prochain! Alors si vous réussissez peut-être votre fils guérira-t-il! »

La pauvre femme désespérée se jette aux genoux des assistants, les conjurant, avec toute l'éloquence de son cœur, de l'aider à sauver son enfant; elle les supplia, les émut par sa douleur et sa foi, finit par obtenir ce

qu'elle demandait et on dit que le miracle se fit et que l'enfant fut sauvé.

Il est certain que le philosophe savait ce qu'il disait et combien il est difficile de voir une réunion quelconque, sans que le prochain soit plus ou moins écorché.

Mais remettons à plus tard cet examen de conscience au cours duquel nous nous reconnaîtrons tous fautifs et voyons en quoi la charité considérée comme progrès humain peut entraîner le progrès social.

La réponse entière tient dans ces trois mots : faites le bien !

Faire le bien, en paroles, en actions, en toutes circonstances est en effet la clef de la perfection. Mais c'est un précepte excessivement difficile à mettre en pratique.

En somme, qu'est-ce que ce progrès social dont les gouvernements cherchent vainement la réalisation ? Comment l'obtenir ? Quelles lois établir pour diminuer la misère des uns, forcer la charité des autres et répartir sur tous en l'égalisant dans la mesure du possible, la très petite part de bonheur qui est répandu sur la terre ?

Hélas ! il faut bien le reconnaître, la solution de ce grave problème n'est dans aucune loi générale, mais, au contraire, elle peut se trouver dans l'effort individuel. La nature se révèle à nous sous une forme unique qui est la loi de groupement cellulaire. Une réunion de cellules malades ne peut former un organe sain ni actif.

Eh bien la société est un organe composé de cellules ; ce sont les êtres qui peuplent la terre, une contrée, une ville. Comment donc y aurait-il harmonie entre les individus, s'il n'y a pas santé morale, tout comme la santé physique des cellules de notre corps est réclamée pour le bien-être de nos êtres matériels ?

Si chacun s'oubliait un peu pour porter les regards autour de lui, si l'on soulageait les misères si nombreuses, un peu du bonheur des uns s'étendrait à la misère des autres, et les esprits se calmeraient.

Or, je ne vois qu'une philosophie capable de faire ce prodige, c'est le spiritisme, parce qu'il place au-dessus de tout la loi de charité et parce qu'il nous enseigne que nous ne progressons ni par les abstinences, ni par les exercices du culte, mais uniquement par nos œuvres de bien.

Et en même temps que cette loi de progrès incessant nous pousse vers les sommets, elle nous force à jeter un coup d'œil en arrière et à considérer les méchants, les imparfaits, non pas avec le mépris et le dédain qu'appelle leur indignité, mais avec l'excessive indulgence qu'on doit avoir pour ceux auxquels on a pu être comparé dans les existences antérieures, comme des voyageurs en retard sur la grande route du voyage éternel et auquel il faut tendre la main pour les aider dans leur pèlerinage laborieux.

3° Il est encore une raison de propager le spiritisme, et celle-là n'est pas

la moindre. C'est que le spiritisme console l'humanité des deuils qu'elle subit à chaque minute et lui donne l'espoir qui doit se changer en certitude à l'heure suprême.

Je mets en fait qu'il est peu d'hommes, même réputés matérialistes et athées, qui avant la mort ne pensent vaguement à l'au-delà et qui s'écrient en s'adressant au corps : « Et maintenant ami, à toi la pourriture, à moi l'éternité ! »

Si la mort ravit à l'homme une affection très chère, qui représente pour lui une de ces séparations dont on ne se console pas, lorsque le premier mouvement de révolte sera passé, il aura de vagues désirs de revoir l'être perdu il se demandera si son esprit est définitivement éteint, s'il ne se rôde pas autour de lui, invisiblement. Il se bercera de ce qu'il appelle de douces folies, et qui, pour prendre corps dans son cerveau, doivent avoir leur réalité quelque part, car l'homme n'invente rien, il développe ce qui est à sa portée, il se sert de ce que le grand Tout a mis entre ses mains, des richesses de la terre, de la force des éléments. Mais on peut dire que tout ce qui sort de son imagination était dans son ambiance ou dans son souvenir, que tout ce qui sort de ses mains a été fabriqué avec les dons de Dieu.

L'apaisement à sa douleur, où le matérialiste le trouvera-t-il? Dans le spiritisme, qui peut le mettre en rapport avec l'esprit désincarné qu'il pleure et lui donner la preuve que c'est bien *lui* qui est là.

Quant à celui qui professe une religion quelconque, il n'est pas à l'abri de cette désespérance devant la mort, car les religions anciennes et même les religions nouvelles tendent plutôt à terroriser les survivants, qu'à les réconforter. Et ils sont nombreux ceux que l'inquiétude conçue pour leurs chers morts hante nuit et jour, ceux qui font dire nombre de messes avec la certitude que c'est le seul moyen de *sauver* l'âme du défunt.

Singulière conception, qui ferait subsister dans l'au-delà l'injustice créée en ce monde par la différence des situations et laisserait oubliée dans le purgatoire, la cohorte des pauvres gens, qui n'auraient eu pour répondre de leur avenir éternel que les épreuves endurées sur la terre!

Non, les religions ne sont pas toujours consolantes, et comme le dit le Père Marchall, dans son beau livre : *l'Esprit consolateur ;* le *Dies Iræ* chanté sur le cercueil de ceux qui partent devrait être appelé l'Hymne de la terreur, car dans toutes les perspectives qu'il donne sur l'au-delà, il est impossible de reconnaître la bonté d'un Dieu dont on nous vante les ineffables miséricordes.

Le spiritisme, au contraire, c'est la glorification de l'Être Suprême, la proclamation de sa bonté sans égale, et de sa grandeur suprême. Il ne veut pas qu'aucune larme versée puisse être considérée comme la manifestation

d'une douleur définitive et irrémédiable, mais seulement comme l'expiation d'une faute antérieure.

Nous pleurons lors des grandes séparations de la mort, parce qu'il s'agit d'une absence parfois très longue, mais nous savons que ce n'est qu'une question de temps et que la mort qui nous frappera un jour, en venant faire répandre d'autres larmes autour de nous, séchera celles qui oppressent encore notre cœur en nous réunissant à ceux que nous avons tendrement aimés et qui nous attendent dans les sphères qu'ils ont mérité d'atteindre par leurs efforts vers le bien et le progrès.

Et en attendant ce jour ils nous encouragent, ils nous soutiennent dans les luttes de la vie et il suffit que nous ayons le désir de recevoir plus effectivement leurs conseils pour que les phénomènes spirites viennent nous donner satisfaction. Ainsi l'abîme qui semblait s'être creusé sous nos pas le jour d'un deuil cruel se trouve comblé par la lueur de l'espoir, lueur vacillante tout d'abord, mais qui est appelée à devenir plus intense à mesure que nous demandons à l'au-delà, les secrets qu'il lui est permis de dévoiler et les preuves de sa réalité.

Peu à peu le flambeau de vérité nous illumine et nous attendons patiemment et courageusement qu'il nous soit donné d'aller aussi chercher cette vérité dans le royaume des désincarnés.

Et cette attente cesse de nous angoisser; nous considérons la mort sans effroi, sans appréhension, parce que le grand *Doute* est éteint, parce que ce n'est pas l'inconnu troublant qui nous attend, mais au contraire la cité amie où nous savons retrouver nos affections disparues, nos espoirs déçus, où la vie nous apparaît en somme assez semblable à celle que nous vivons sur terre pour ne point nous inquiéter et cependant assez différente pour nous consoler des peines endurées et des misères de notre vie terrestre.

Nous n'imaginons plus la possibilité d'un enfer cruel où tous nos regrets et nos espérances vont s'abîmer dans l'éternel tourment, ni l'inévitable purgatoire qui promet aux hommes encore d'autres souffrances, encore d'autres douleurs comme si, bien souvent, la mesure de celles endurées dans l'incarnation n'était pas comble.

En un mot nous avons confiance, et nous savons que nous avons préparé nous-même notre demeure extra-terrestre, puisque ce sont nos mérites qui donnent à notre périsprit la légèreté plus ou moins grande qui doit déterminer sa place et sa part de bonheur dans l'au-delà.

Le Dieu vengeur, le terrible justicier s'est donc effacé pour faire place à l'œuvre de notre propre responsabilité, ce qui est infiniment plus logique et plus équitable.

Cette conception spirite a encore une grande supériorité, c'est celle de

donner raison à toutes les paroles évangéliques, et d'expliquer la parabole très confuse des ouvriers de la dernière heure.

Ainsi l'homme dont la première partie de la vie a été coupable peut se racheter complètement s'il en emploie utilement la seconde partie et si durant un nombre d'années relativement court il façonne son corps astral, l'épure et le spiritualise avec toute l'ardeur d'un être qui a reconnu ses erreurs et veut marcher dans la voie du bien. Il peut conquérir sa place dans la lumière et même obtenir, s'il le demande, une prolongation de vie qui lui permette de parfaire son œuvre un peu tardive.

Vous voyez, comme conclusion à cette trop longue causerie, que de choses il y a à apprendre dans cet ordre d'idées et combien l'étude commencée arrive en peu de temps à nous passionner dans nos recherches vers l'avenir extra-terrestre.

Faut-il appeler cela curiosité ?

Non, ou tout au moins curiosité légitime, élevée.

Et à ceux qui se demandent s'il est bien réellement permis de vouloir arracher à Dieu ses secrets, comme disent ceux qui s'arrogent le droit de défendre l'étude de ce qu'ils ne peuvent expliquer, je répondrai ceci :

D'abord on n'arrache aucun secret au Grand Être, et cela parce qu'il est le maître de l'univers et que rien ne peut mettre sa puissance ni sa volonté en échec.

Il faudrait en effet être bien orgueilleux pour croire qu'on peut enrayer cette volonté divine, et porter atteinte à la Toute-Puissance. Il est donc un fait bien avéré, c'est que ce que nous ne devons ignorer aucune étude, aucune science n'est capable de nous le faire découvrir.

Mais il ne nous est pas défendu de nous servir de l'intelligence que nous tenons de la divinité elle-même et de faire rendre à cette intelligence tout ce qu'elle peut donner.

Si de tous temps on s'était abstenu, l'humanité serait demeurée dans l'obscurité relativement à toutes les découvertes scientifiques ; elle ne connaîtrait ni les merveilles de la chimie, ni celles de la physique ; l'astronomie serait lettre morte et l'électricité ignorée, car chacune de ces sciences, dont on ne connaît pas encore le dernier mot, tant est vaste le champ à explorer, chacune d'elles, dis-je, est tirée d'un principe jugé mystérieux par ceux qui commencent à les étudier. Chacune d'elles offre des dangers qui au moyen-âge auraient semblé avoir été placés au seuil de la science, pour avertir les chercheurs téméraires, que l'investigation était défendue et qu'ils devaient cesser de tenter le Ciel, sous peine d'en être châtiés.

Or, vous le savez, il s'agissait simplement de se servir des forces de la nature, lesquelles forces sont considérables, de les asservir et de leur faire donner ce qu'elles peuvent produire tout en se préservant des chocs dan-

gereux. L'étude, en effet, consiste dans ce travail, et le chercheur en est souvent récompensé par une découverte très inattendue.

Eh bien, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'il en est de même pour le spiritisme. Là aussi il y a une science à étudier, il y a des phénomènes à rechercher et là aussi il y a des dangers.

Ces dangers ne sont pas d'ordre matériel, il n'y a à redouter aucune force brutale de la nature. Mais il faut se garer des mauvaises influences, des obsessions, des possessions, et c'est pourquoi je reviendrai sur ce que j'ai dit au début de cette causerie et condamnerai ces expériences futiles, imprudentes, *à la blague*, qui attirent des esprits de dernière catégorie et leur facilitent une influence prise sur certaines personnes nerveuses ou sur des médiums non formés.

Je mettrai aussi en garde contre l'étude des phénomènes les personnes trop impressionnables et nerveuses qui pourraient en ressentir un choc cérébral nuisible.

De même qu'en chimie et en physique, il faut des savants prudents, pondérés, très maîtres d'eux-mêmes et pourvus de toute leur présence d'esprit, de même en spiritisme il faut des chercheurs sérieux, bien équilibrés et capables de voir se produire un phénomène sans perdre la tête et s'affoler, et pour cela le mieux est d'aborder la théorie avant la pratique, de se familiariser avec la philosophie, de connaître tout le système, puis d'étudier scientifiquement la chose afin d'être bien persuadé, lorsque viendra le phénomène, qu'il est dû à des causes dépourvues de mystère, et par conséquent toutes naturelles.

Savoir que l'Od est la substance que dégagent tous les corps, c'est déjà entrevoir le double de chacun d'eux. Connaître les travaux accomplis sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, c'est admettre que cet od est vraiment la substance particulière d'un tout, qui est notre corps astral ou périsprit.

Si l'on ajoute à cela la connaissance des phénomènes de somnambulisme, de double vue, de télépathie, on a obtenu la certitude que ce corps astral a une vie spéciale, souvent très séparée de celle du corps physique et à laquelle celui-ci ne participe pas toujours. Ceci une fois établi il est bien manifeste que certaine forme de vie échappe à nos sens matériels et que nous ne percevons pas, par exemple, le corps astral de la somnambule quand celui-ci est près de nous, épiant un acte qu'il va rapporter au consultant qui, à une grande distance de nous, le questionne sur nos agissements. Et cette constatation de l'imperfection de nos sens physiques qui ne nous dévoilent qu'une certaine partie matérielle des corps, nous amène tout naturellement à penser que la vie extérieure que nous menons sur ce plan, pouvant se passer du collaborateur physique, ne peut se trouver tranchée

lorsque notre partie matérielle a cessé d'exister et que ses attaches étant définitivement rompues elle peut agir non seulement dans l'invisible terrestre mais à plus forte raison sur un plan éthéré, où ces facultés sont bien réellement à leur place et dans la plénitude de leurs moyens.

Ainsi, Mesdames, Messieurs, je crois avoir développé devant vous toutes les raisons qui doivent engager à la propagande spirite. Il me semble que plus on a compassion de la douleur de ses frères et de leurs épreuves, plus on voudrait les entraîner vers les régions de l'espoir, les leur faire pressentir et deviner.

C'est ce que j'ai cherché à faire ce soir.

Je crois très sincèrement que le groupement spirite est la clef du progrès et que la doctrine contient tous les éléments d'une philosophie appelée à devenir la morale de l'avenir; celle qui unira tous les hommes et les poussera en avant sur la voie de la perfection.

Et je crois qu'il est de notre devoir de nous grouper, de nous réunir tous dans la même idée, en nous orientant vers le même but, celui qui porte en lettres flamboyantes ces mots :

Progrès, Charité, Consolation, Espoir !

Mme D'ORINO

LES VOIX DU TOMBEAU

DE JULIEN LARROCHE.

Ce recueil de poésies écrites au point de vue spirite a recueilli les suffrages de poètes et d'écrivains tels que Frédéric Mistral, Léon Dierx, Émile Michelet, Émile Blémont, Paul Adam, J.-H. Rosny, Mme Delarue-Mardrus, Laurent Tailhade, qui en a vivement critiqué les idées mais a vanté sa forme parnassienne. Les éminents écrivains spirites, le colonel de Rochas et Léon Denis ont chaudement félicité l'auteur. L'*Illustration* a signalé cet ouvrage.

Le Conseil Municipal de Paris et le Conseil général de la Seine viennent de souscrire aux *Voix du Tombeau* pour les bibliothèques de ces Conseils et celles des arrondissements et de la banlieue. Ce qui ne peut que contribuer à la propagation de notre cause dans la population de Paris et de ses environs toujours si éprise d'idées hautes et généreuses.

Rappelons à nos lecteurs que cet ouvrage est déposé à la Librairie de M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, qui a demandé un second dépôt à Lemerre, le premier étant épuisé. Prix, 3 fr. ; franco 3 fr. 35.

UN LECTEUR

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN